

Wolfgang Borchert

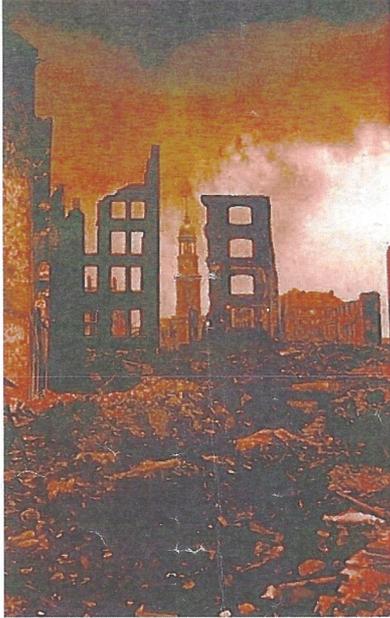
Dehors, devant la porte
(1947)

**Adaptation de l'allemand
par Thierry FERAL¹**

**pour l'atelier théâtre
du Centre Anatole France
de la ville de Clermont-Ferrand**

**Compagnie dramatique Dominique Freydefont
2012**

¹ Nous insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas ici de la traduction fidèle du texte de Borchert mais de son adaptation scénique présentée à la Cour des Trois Coquins de Clermont-Ferrand par l'atelier théâtral de la Compagnie dramatique Dominique Freydefont les 1^{er} et 2 juin 2012.



**ATELIER THEATRE
CENTRE ANATOLE FRANCE
VILLE DE CLERMONT-FERRAND
COMPAGNIE DF**

1 et 2 juin 2012

“ DEHORS DEVANT LA PORTE”

de Wolfgang BORCHERT

Traduction et adaptation: Thierry FERAL

Mise en scène et scénographie : Dominique FREYDEFONT

Construction décor: Fabrice COUDERT

Costumes: Anne-Marie MAGNET-JAFFEUX

Vidéo: Justine EMARD

Lumières: Fabrice GOMEZ

Interprétation:

Carine ANTONIO, Etienne BEDEL

Vincent BERTRAND , Laure BREUIL

Raymond CHENAL, Cyril DORCHIES

Jean-Luc GENEIX, Nicolas GUIGUE

Vanessa KAWECKI, Jerome FABRE

Isis RAVEL, Justine SABATHE

Laurence VENNAT

Remerciements Equipe technique Cour des Trois Coquins



Dans les ruines de Hambourg en 1946

BECKMANN, 25 ans, un soldat de retour de captivité en Sibérie où il a passé plus de trois années²

LA MORT..... – en fossoyeur dans le prélude
– en balayeur dans la scène 5

LE VIEIL HOMME, en réalité Dieu, auquel plus personne ne croit

L'ELBE

L'AUTRE, double optimiste de Beckmann

LA JEUNE FEMME, environ 23 ans, dont le mari est porté disparu

L'UNIAMBISTE, le mari « disparu » de la jeune femme, environ 25 ans, un grand costaud sur des béquilles

LE COLONEL, revenu à la vie civile, environ 55 ans

L'ÉPOUSE DU COLONEL, environ 50 ans

LA FILLE DU COLONEL, environ 27 ans

LE GENDRE DU COLONEL, environ 30 ans

LE DIRECTEUR D'UNE SALLE DE SPECTACLE

MADAME KRAMER, environ 50 ans

L'ÉPOUSE DE BECKMANN, environ 24 ans, et SON COMPAGNON, un ancien soldat d'environ 26 ans (Rôles muets)

² Portrait p. 5.

Prologue

Voix off allemande³.

Texte français projeté sur un panneau.

Retour d'un homme en Allemagne.
Longue absence. Très longue. Sans doute trop longue.
Et cet homme qui revient n'a plus rien à voir avec celui qui était parti.
Son allure l'apparente à ces pantins plantés dans les champs
pour effrayer les oiseaux —
et au crépuscule parfois aussi les humains.
Il n'a pas non plus été épargné sur le plan psychique.
Il a attendu mille jours et mille nuits dehors dans le froid.
Son retour, il l'a payé avec sa rotule.
Et après cette attente de mille jours et mille nuits dehors, dans le froid,
le voilà qui rentre enfin chez lui.

Retour d'un homme en Allemagne.
Le film auquel il assiste est complètement dingue.
Durant la séance, il se pince plusieurs fois le bras
pour savoir s'il est éveillé ou s'il rêve.
Mais soudain il voit qu'il est entouré de gens
qui vivent tous la même chose que lui.
Alors il se dit que c'est bien la vérité.
Et lorsqu'il se retrouve finalement dans la rue,
l'estomac vide et les pieds glacés,
il en déduit qu'il s'agit là à vrai dire d'un film tout à fait banal et quotidien.
Celui d'un homme de retour en Allemagne, un parmi tant d'autres.
Un parmi tous ces autres qui eux aussi rentrent à la maison
et pourtant ne rentrent pas à la maison car ils n'ont plus de maison.
Leur maison, c'est désormais dehors, devant la porte.
Leur Allemagne, c'est dehors, en pleine nuit, sous la pluie.
C'est ça leur Allemagne.

³ Prendre de préférence le prologue dit par l'acteur Hans Quest (diffusion par le *Nordwestdeutscher Rundfunk* de Hambourg en 1947, réalisation Ludwig Cremer).

Prélude

Au crépuscule, au bord de l'Elbe. Clapotis de l'eau. Mugissement du vent.

Le Fossoyeur.

Silhouette d'un homme de 25 ans, prêt à se jeter à l'eau.

(Beckmann est habillé d'une capote de soldat usagée, d'une chemise militaire, d'un pantalon crasseux et de brodequins boueux. Ses cheveux sont en brosse. Il est mal rasé. À droite, il s'appuie sur une béquille. Sur ses yeux, des lunettes pour masque à gaz⁴).

Fossoyeur

Éructe bruyamment plusieurs fois de suite comme quelqu'un qui a du mal à digérer.

Brôoo... Brôoo..., comme des mouches ! Comme des mouches que je vous dis ! Tiens, en voilà un. Là sur le ponton. On dirait qu'il porte un uniforme. Oui, oui, c'est bien ça, il porte une vieille capote. Il n'a pas de calot et ses cheveux sont en brosse. Il est tout près de l'eau, je dirais même presque trop près de l'eau. Ça c'est louche. Pour venir au crépuscule au bord de l'eau, y a que les amoureux ou les poètes. À moins que ce soit un de ces désespérés qui veulent en finir une fois pour toutes. Un de ceux qui en ont marre de la vie et qui veulent bazarder la boutique. Celui-là, sur le ponton, pourrait bien faire partie du nombre. C'est dangereux d'être comme ça si près de l'eau. En tout cas, c'est sûrement pas des amoureux. Lui, il est tout seul, et les amoureux sont toujours deux. C'est pas non plus un poète. Les poètes ont des cheveux longs et lui, là sur le ponton, il a une brosse sur la tête. Bizarre, ce gars sur le ponton, vraiment bizarre.

Bruit d'un corps qui vient de tomber à l'eau. La silhouette a disparu.

Brôoo... Tiens, le voilà parti dans l'eau. Il était beaucoup trop près. Il s'est fait piéger. Et maintenant il n'est plus là. Brôoo... Bof, un homme meurt. Et ça change quoi ? Le vent continue de souffler. L'Elbe n'en cesse pas pour autant son bavardage. Le tramway circule toujours. Les putes étalent toujours leur viande blanche et molle dans les vitrines. Le petit bourgeois se retourne dans son lit et continue de ronfler. Et pas une seule horloge qui daigne s'arrêter. Brôoo... Un homme est mort. Et alors, ça change quoi ? Les quelques vaguelettes qui prouvent qu'il a été là ont vite fait de s'estomper. Et quand tout est à nouveau calme à la surface de l'eau, notre homme est oublié, volatilisé. Aucune trace, comme s'il avait jamais existé. C'est tout.

⁴ Voir début de la scène 2, pp. 16-17.

On entend les gémissements d'un homme en pleurs.

C'est quoi ça ? Y en a un par là qui pleurniche. Bizarre que je vous dis, bizarre.

Entrée en scène d'un vieil homme en pleurs.

C'est quoi, ce vieil homme qui débarque là comme ça en pleurant ?

Vieil homme

Mes enfants, mes enfants, mes pauvres enfants...

Fossoyeur

Qu'est-ce qui te prend de pleurer comme ça, vieil homme ?

Vieil homme

Je ne peux rien y changer, oh là là, pourquoi est-ce que je ne peux rien y changer ?

Fossoyeur

Brôoo... Désolé ! Brôoo... C'est sûr qu'y a pas de quoi rigoler. Mais de là à chialer comme une femme délaissée... Brôoo... Désolé !

Vieil homme

Oh là là, mes enfants ! Dire qu'ils sont tous mes enfants...

Fossoyeur

Ah, je commence à comprendre. T'es qui au juste, toi ?

Vieil homme

Je suis Dieu, celui auquel plus personne ne croit.

Fossoyeur

Et ça te sert à quoi de chialer comme ça ? Brôoo... Désolé !

Vieil homme

C'est parce que je ne peux rien y changer... Ils se tirent une balle dans la tête, ils se noient, ils se pendent. Ils se donnent la mort, aujourd'hui par centaines, demain par milliers. Et moi, je ne peux rien y changer.

Fossoyeur

C'est sûr que c'est une sale affaire, vieil homme, une très très sale affaire. Mais le problème, c'est qu'aujourd'hui plus personne croit en toi. C'est comme ça.

Vieil homme

Une très sale affaire, oui, on peut le dire. Je suis le Dieu auquel plus personne ne croit. C'est une catastrophe et je ne peux rien y changer. Mes enfants, mes pauvres enfants...

Fossoyeur

Envoie un rot énorme...

Bon Dieu de merde... Désolé !

Vieil homme

Mais qu'est-ce que vous avez à roter comme ça, c'est écoeurant.

Fossoyeur

Je sais, je sais, c'est dégueulasse, absolument dégueulasse... Maladie professionnelle... Je suis fossoyeur...

Vieil homme

La Mort ? Alors toi, on peut dire que tu as tiré le gros lot ! C'est toi le nouveau Dieu auquel ils croient tous maintenant. Toi, ils t'aiment. Toi, ils te craignent. Tu n'es pas près d'être au chômage. Ils sont tous à tes pieds. Ils te respectent. À ça oui alors, on peut dire que tu as tiré le gros lot. C'est toi le nouveau Dieu, la Mort, tu es incontournable. En tout cas, tu as rudement engraisé. Tu étais bien différent dans mon souvenir : maigre, sec, osseux. Et te voici bien dodu et rebondi, et qui plus est de bonne humeur. L'ancienne Mort avait toujours l'air tellement misérable.

Fossoyeur

C'est vrai, c'est vrai, le siècle m'a fait prendre quelques rondeurs et mes affaires sont plutôt florissantes. Deux guerres d'affilée, tu penses ! Ils crèvent comme des mouches. Les morts collent comme des mouches au plafond du siècle et ils se retrouvent comme des mouches, raides et desséchés, sur le plancher du siècle.

Vieil homme

Mais ces rots ? Pourquoi ces horribles rots ?

Fossoyeur

Indigestion. Rien d'autre qu'une indigestion. Le rot, c'est l'emblème de l'époque... Brôobrôobrôobrôo..., désolé !

Vieil homme

Tout en quittant la scène

Mes enfants, mes pauvres enfants ! Et moi qui ne peux rien y changer !
Mes enfants, mes pauvres enfants !

Fossoyeur

Allez, bonne nuit, vieil homme. Va dormir et surtout fais gaffe à pas tomber à l'eau ; y en a déjà un tout à l'heure qui a fait le plongeon. Fais bien gaffe, vieil homme, il fait sombre, très sombre... Brôoo... Rentre chez toi, vieil homme, t'y changeras rien. Et arrête de chialer sur celui qui vient de faire le plongeon, sinon tu vas foutre ta vie en l'air à force de chialer. Aujourd'hui, c'est plus les amoureux et les poètes qui viennent au crépuscule au bord de l'eau. Ce gars-là, avec la capote et la tête en brosse, c'était tout simplement un de ceux qui ont perdu l'envie de vivre. Ils en peuvent plus de la vie et un soir, au crépuscule, ils se balancent à l'eau. Platsch... et c'est terminé. Laisse-le en paix et chiale pas, vieil homme. Sinon tu vas crever à force de chialer. Je te le redis, c'était tout simplement un de ceux qui ont perdu l'envie de vivre, un parmi tant d'autres, un, rien qu'un.

Le rêve

Dans l'Elbe. Clapotis.

Le jeune homme qui s'est jeté dans l'eau reprend conscience.

Beckmann

Où est-ce que je suis ? Mon Dieu, où est-ce que je suis ?

Elbe

Tu es chez moi.

Beckmann

Chez toi ? Tu es qui, toi ?

Elbe

Tu dois bien le savoir, petit con, puisque c'est toi qui as sauté du ponton !

Beckmann

Tu es l'Elbe ?

Elbe

Bien sûr que je suis l'Elbe.

Beckmann

N'en revient pas

Ça alors... L'Elbe...

Elbe

Ça te la coupe, hein ! Qu'est-ce que tu as cru ? Que j'étais une jeune vierge romantique avec un teint diaphane type Ophélie et des fleurs de nénuphars dans une longue chevelure bouclée ? Alors tu t'es mis en tête de te la couler douce pour l'éternité dans mes bras immaculés et parfumés ! Grossière erreur, fiston ! Je ne suis ni romantique ni parfumée. Un vrai fleuve, ça pue. Ça pue l'huile et la poissonnaille. Et d'abord qu'est-ce que tu veux ?

Beckmann

Dormir. Là-haut, je n'y tiens plus. Pas question de continuer comme ça. Ce que je veux, c'est dormir. Être mort. Être mort pour le restant de ma vie. Et dormir. Pouvoir enfin dormir en paix. Dormir durant dix-mille nuits...

Elbe

Tu veux prendre la tangente, maudit blanc-bec, c'est ça que tu veux, hein ? Pas question de continuer comme ça là-haut, hein ? Tu t'imagines que tu as assez vécu, sale lardon ! Tu as quel âge, pauvre novice désespéré ?

Beckmann

25 ans. Et maintenant je veux dormir.

Elbe

Regardez-moi ça : 25 ans et ça veut passer le reste de son existence à dormir. 25 ans et ça se jette à l'eau au crépuscule sous prétexte que ça en a marre... Marre de quoi, mon cher vieillard ?

Beckmann

De tout, j'en ai marre de tout ce qu'il y a là-haut. Marre d'avoir faim, marre d'arriver en boitant devant mon lit et de devoir aussitôt repartir sur ma béquille parce que le lit est occupé par un autre. Une jambe foutue, plus de lit, plus de pain — j'en ai marre de cette vie, tu piges !

Elbe

Non je ne pige pas, sale morveux suicidaire. Non je ne pige pas, tu m'entends ! Est-ce que tu crois que tu peux venir te fourrer dans mes jupes simplement parce que ta femme n'a plus envie de fricoter avec toi, parce que tu boites, parce que tu as l'estomac qui gargouille ? Tu crois peut-être que ça suffit pour faire le grand plongeon ? Écoute-moi bien : si tous ceux qui ont faim se jetaient à l'eau, notre bonne vieille planète serait vite comme un crâne complètement chauve. Non, non, mon gars, pas question. Ne compte pas sur moi pour entrer dans ton jeu. Il est grand temps de te remonter les bretelles, mon petit. C'est tout ce que tu mérites, même si tu as été soldat pendant six ans. Les autres aussi l'ont été et ce n'est pour autant qu'ils renoncent à poursuivre leur route clopin-clopant. Cherche-toi un autre lit si le tien est occupé. Je n'en veux pas de ta misérable petite vie. Je déteste le menu fretin, mon gars. Et maintenant écoute bien ce qu'a à te dire une vieille femme : remets-toi à vivre. Accepte de prendre des coups et n'oublie pas de les rendre. Si tu en as ras le bol, si tu as le moral dans les chaussettes, si ton cœur n'a plus aucun ressort, tu pourras toujours revenir me voir pour en discuter... Mais pour l'instant tu arrêtes tes conneries, c'est clair ? Et maintenant, tu dégages d'ici, mon trésor. Ta putain de petite vie ne m'intéresse pas. Tu te la gardes. Je n'en veux pas, espèce de bleu. Et inutile de chercher à répliquer, mon mignon ! Approche, je vais te dire quelque chose à l'oreille : je chie sur ton suicide ! Bougre de marmot, regarde bien ce que vais faire de toi...

Elle appelle

Holà, mes gens ! Jetez-moi ce jeune con sur la rive. Il va essayer de se remettre à vivre, c'est en tout cas ce qu'il vient de me promettre. Mais allez y en douceur, il a une jambe amochée, ce foutu lardon !

Scène 1

Sur la rive de l'Elbe en pleine nuit. Vent et clapotis de l'eau.

Beckmann

L'Autre (visage dissimulé par une cagoule blanche)

Beckmann

Qui va là, en pleine nuit, au bord de l'eau ? Eh, qui va là ?

Autre

C'est moi.

Beckmann

Merci pour le renseignement, mais encore ?

Autre

Je suis l'Autre...

Beckmann

L'Autre ? Quel Autre ?

Autre

Celui d'hier, celui d'avant, l'Autre de toujours. Celui qui dit oui à tout et qui apporte une réponse à tout.

Beckmann

Celui d'avant, celui de toujours ? Tu es l'Autre du banc de l'école, de la patinoire ? Celui de la cage d'escalier ?

Autre

Et aussi de la tempête de neige à Smolensk et du bunker à Gorodok...

Beckmann

Et aussi de la bataille de Stalingrad ?

Autre

Aussi. Mais également celui de ce soir. Et également l'Autre de demain.

Beckmann

Demain, demain. Y aura pas de demain. Demain, ce sera sans toi. Fous le camp. T'as même pas de visage !

Autre

Tu ne te débarrasseras pas de moi. Je suis l'Autre, l'omniprésent... Je suis là le matin, l'après-midi, la nuit dans ton lit...

Beckmann

Fous le camp. J'ai pas de lit. Je couche dehors, dans la boue.

Autre

Je suis aussi avec toi dans la boue. Je suis toujours là. Tu ne te débarrasseras pas de moi.

Beckmann

T'as même pas de visage. Tire-toi !

Autre

Non, tu ne te débarrasseras pas de moi. Des visages, j'en ai des milliers. Tout le monde connaît ma voie. Je suis l'Autre qui est toujours présent, l'Autre qui apporte une réponse à tout, qui rit quand tu pleures, qui te pousse à vivre quand tu en as marre. Je suis celui qui agit en catimini et qui contrecarre les projets des désespérés. Je suis l'optimiste, celui qui voit le bien dans le mal et la lumière dans l'obscurité la plus obscure. Je suis celui qui croit en la vie, qui rit, qui aime. Je suis celui qui continue à marcher même avec une patte amochée. Je dis oui quand tu dis non. Je suis celui qui dit toujours oui et qui...

Beckmann

Dis oui autant que tu le veux mais casse-toi. J'en ai rien à foutre de toi. Moi, je dis non, non et non. Casse-toi, je dis non, t'entends !

Autre

Je t'entends. Et c'est d'ailleurs pour ça que je reste. Qui es-tu donc, toi qui dis non à tout ?

Beckmann

Je m'appelle Beckmann...

Autre

Et c'est quoi ton prénom ? ne me dis pas que tu n'as pas de prénom...

Beckmann

Plus de prénom... Depuis hier. Depuis, je m'appelle simplement Beckmann, tout simplement Beckmann, comme on appelle une table table.

Autre

Qui a parlé de table ?

Beckmann

Ma femme. Ou disons plutôt celle qui a été a femme. Tu sais, j'ai été absent trois ans. La Russie. Et hier, je rentre à la maison et c'est alors que se produit le grand malheur. Trois années d'absence, c'est long, tu sais. Et c'est là que ma femme m'a appelé Beckmann, tout simplement Beckmann. Et ça parce que j'ai été absent pendant trois ans. Elle m'a appelé Beckmann comme on appelle une table table. Meuble Beckmann, déménagement, et j'ai déménagé. Tu piges maintenant pourquoi j'ai plus de prénom ?

Autre

Mais pourquoi est-ce que tu restes couché dans le sable, en pleine nuit, au bord de l'eau ?

Beckmann

Impossible de me remettre debout. J'ai ramené une jambe raide. Un souvenir, pour ainsi dire. Tu sais, ce genre de souvenir qui te permet de pas oublier trop vite la guerre. Crois-moi, c'est pas que je l'ai voulu. Tout était si chouette avant. Oh oui alors, pour être chouette, c'était chouette...

Autre

Et c'est pour ça que tu restes couché en pleine nuit au bord de l'eau ?

Beckmann

Je suis tombé...

Autre

Tombé... Ah, tombé à l'eau, tu veux dire ?

Beckmann

Non, non, pas comme tu crois. C'est moi qui ai décidé de tomber à l'eau. J'y tenais plus de traîner la patte, de plus pouvoir marcher sans boiter. Et puis y a eu aussi l'histoire avec cette femme qui a été ma femme. Celle qui m'a appelé simplement Beckmann comme on appelle une table. Et le bonhomme qui était avec elle qui s'est mis à ricaner... Et puis toutes ces ruines, ces montagnes de décombres, ici, chez moi, à Hambourg... Et mon gamin qui est englouti là-dessous, métamorphosé en une bouillie humaine boueuse. C'était encore un bambin, et je l'avais jamais vu. Et maintenant je le vois toutes les nuits, englouti sous des tonnes de pierres, petite ruine sous un amas de ruines. Je n'y tenais plus et j'ai voulu en finir. Je pensais que ce serait facile : un petit saut du ponton et platsch... adieu, terminé !

Autre

Platsch... Adieu... Terminé ? Tu as rêvé... Tu t'es endormi ci, dans le sable...

Beckmann

Rêvé ? C'est ça. J'ai rêvé parce que je crève de faim. J'ai même rêvé que l'Elbe m'avait rejeté sur la rive. J'ai rêvé que cette vieille charogne voulait pas de moi. Essaie de te remettre à vivre, qu'elle m'a dit. T'as

pas le droit de te suicider, sale blanc-bec. Elle a même ajouté qu'elle en avait rien à foutre de ma petite vie et qu'elle chialait sur mon suicide. Chier qu'elle a dit cette salope et elle braillait comme une poissonnière. La vie est belle, qu'elle a dit, et moi, je me retrouve ici, sur la plage de Blankenese⁵, trempé comme une soupe et transi de froid. Ah, ce froid... J'ai eu assez froid en Russie. J'en ai marre d'avoir toujours froid. Et l'Elbe, cette vieille charogne... Oui, c'est bien possible que j'aie rêvé tout ça parce que je crève de faim...

C'est quoi, ça ?

Entrée progressive d'une jeune femme.

Autre

Il y a quelqu'un qui vient. Il me semble que c'est une jeune femme. Tiens, la voilà.

Il se met en retrait.

Jeune femme

Il y a quelqu'un ? J'ai entendu parler. Ouh ! Ouh ! Il y a quelqu'un ?

Beckmann

Oui, là, au bord de l'eau.

Jeune femme

Mais qu'est-ce que vous faites là, couché ? Pourquoi est-ce que vous ne vous levez pas ?

Beckmann

Je suis condamné à rester couché, vous voyez, moitié sur terre, moitié dans l'eau.

Jeune femme

Mais pourquoi ça ? Levez-vous donc ! En voyant cette masse noire, là au bord de l'eau, j'ai tout d'abord pensé à un cadavre...

Beckmann

Ah ça oui, vous avez tout à fait raison, pour une masse noire, je suis bien une masse noire...

Jeune femme

Je trouve que vous parlez bizarrement... Vous savez, il est de nos jours fréquent qu'on trouve ici la nuit des cadavres de noyés. Ils sont parfois

⁵ L'Elbe a poussé la perversité jusqu'à rejeter Beckmann sur la plage du quartier huppé de Hambourg, le seul qui ait été épargné par les bombardements de la RAF.

tout gonflés et gluants. Et livides comme les fantômes. C'est ça qui m'a fait peur. Enfin, Dieu soit loué, vous êtes encore en vie ? Par contre, vous êtes trempé...

Beckmann

Trempé, ça c'est sûr. Trempé et froid comme un vrai cadavre de noyé.

Jeune femme

Bon, il faut vous lever maintenant. Vous n'êtes pas blessé ?

Beckmann

Si, justement. On m'a volé une rotule, là-bas en Russie. Et maintenant, avec ma jambe raide, je claudique à travers l'existence. J'ai toujours l'impression de marcher à reculons au lieu d'avancer. Quant à me lever, c'est exclu...

Jeune femme

Allez, levez-vous maintenant. Je vais vous aider. Sinon vous allez finir en poisson.

Beckmann

Si vous pensez que je vais plus marcher à reculons, je veux bien essayer. Attendez... Merci.

Jeune femme

Vous voyez que vous pouvez vous lever. Mais vous êtes trempé et gelé. Si je n'étais pas passée par là, vous auriez fini en poisson. Écoutez, j'habite tout près d'ici. J'ai des habits secs à la maison. À moins que vous ne soyez trop fier pour accepter que je vous donne de quoi vous changer...

Beckmann

Vous voulez m'emmener chez vous ?

Jeune femme

Bien sûr, si vous êtes d'accord. Mais c'est simplement parce que vous êtes trempé. J'espère que vous êtes très laid et sans prétentions sexuelles pour que je n'aie pas à la regretter. Que ce soit bien clair : si je vous emmène chez moi, c'est uniquement parce que vous êtes trempé et gelé... Et peut-être aussi parce que...

Beckmann

Parce que... Parce que quoi ? Uniquement parce que je suis trempé et gelé, point ! Y a pas d'autre parce que...

Jeune femme

Si, il y en a un autre... Parce que votre voix est si malheureuse et pitoyable, si triste et désespérée. Mais c'est idiot tout ça. Allez, venez plutôt, vieux poisson trempé...

Beckmann

Eh, eh, doucement ! Vous allez trop vite, ma jambe suit pas, faut ralentir !

Jeune femme

Ah oui, bien sûr ! D'accord, je ralentis...

Elle fait corps avec lui.

Maintenant nous sommes tous deux comme deux vieux poissons trempés, gelés, et décrépis.

Ils sortent.

Autre

Revient au devant de la scène.

Et les voilà partis... Quelles étranges créatures que ces bipèdes mâles. Ils se laissent glisser dans la flotte avec la ferme intention d'y crever. Et voilà que par hasard passe un autre bipède avec une jupe, de longs cheveux, une paire de seins... Alors la vie repart de plus belle, merveilleuse, délectable... Plus question de crever... Et ça, rien que pour de longs cheveux, une peau soyeuse et un peu de parfum... Ils se lèvent de leur lit de mort et se retrouvent en pleine santé comme des cerfs en pleine période de rut... Même ceux qui n'y tenaient plus sur cette putain de terre de misère et de désolation, et qui ont failli crever noyés, reprennent vie. Un doux regard, un peu de compassion, de mignonnes petites mains, une gorge attrayante, et voilà nos cadavres qui se lèvent et marchent... Étranges ces bipèdes mâles, vraiment étranges...

Scène 2

Chez la jeune femme

Jeune femme

Bon, voyons un peu à quoi ressemble notre poisson en pleine lumière.

Elle voit les lunettes pour masque à gaz et éclate de rire.

C'est quoi ce machin ?

Beckmann

Des lunettes, c'est mes lunettes !

Jeune femme

Vous appelez ça des lunettes. Vous êtes un petit rigolo, vous...

Beckmann

Oui, c'est mes lunettes. Vous avez raison, elles sont curieuses avec ces cercles de ferraille autour des verres, ces rubans de caoutchouc qu'on passe derrière les oreilles et cet autre ruban qui se place sur le nez... Ça fait une tête de robot, une tête de masque à gaz. Mais c'est normal puisque c'est des lunettes pour masque à gaz...

Jeune femme

Des lunettes pour masque à gaz ?

Beckmann

Oui, des lunettes pour masque à gaz. C'était pour les soldats myopes, pour qu'on puisse voir au loin quand on portait le masque à gaz.

Jeune femme

Mais pourquoi toujours porter ce truc ? Vous n'avez pas de vraies lunettes ?

Beckmann

Non ! J'en ai bien eu, mais elles ont été pulvérisées quand j'étais au front ! C'est vrai que celles-là sont moches. Mais je suis quand même content de les avoir. Je sais qu'elles me font une tronche tartignole, même que ça me met mal à l'aise quand les gens rigolent. Mais en fin de compte je m'en fous parce que je peux pas m'en passer. Vous pouvez me croire : sans lunettes, je suis irrémédiablement perdu, totalement désemparé.

Jeune femme

Totalement désemparé ? C'est pas grave, donnez-moi cette horreur...

Résistance de Beckmann

Donnez-moi ce machin, je vous dis, je vous promets de vous le rendre quand vous partirez.

Beckmann lui donne les lunettes à contrecœur. Elle va chercher un pantalon et une veste et lui tend le pantalon.

Promis, je rendrai cette chose quand vous vous serez changé. Vous comprenez, de savoir que vous êtes perdu sans ce machin, ça me

rassure, je suis beaucoup plus tranquille. En tout cas, ça vous change rudement de ne plus avoir cet horrible truc sur le nez. Il n'a pas de doute, c'est de regarder sans cesse à travers ces espèces de lunettes pour masque à gaz qui vous donne cet air si calamiteux.

Beckmann

C'est tout flou maintenant. Rendez-les-moi, sinon j'y vois plus rien. Même vous, je vous vois à peine, vous êtes en plein brouillard.

Jeune femme

Excellent. C'est parfait pour moi. Mais aussi pour vous. Avec ces foutues lunettes vous ressemblez à un fantôme.

Beckmann

C'est bien possible que j'en sois un, de fantôme. Un fantôme venu d'hier qu'aujourd'hui plus personne souhaite voir. Un fantôme de la guerre provisoirement réparé pour la paix.

Jeune femme

Un fantôme... C'est terrible d'être ronchon et négatif à ce point... Je pense qu'en vous vous portez également des lunettes pour masque à gaz. Allez, poisson imprévu, quittez-les une bonne fois pour toutes, vos sacrées lunettes. Ça vous fera du bien pour une fois de tout voir flou.

Bon, faites voir comment ça va, ces pantalons ! C'est pas mal ! Allez, au tour de la veste...

Elle lui tend une veste. Beckmann la passe. Elle est beaucoup trop grande.

Beckmann

C'est quoi ça ? Vous venez tout juste de me tirer de l'eau et vous voulez me noyer à nouveau... C'est une veste d'athlète, ça... À quel géant l'avez-vous piquée ?

Jeune femme

Le géant, c'est mon mari... ou plutôt **c'était** mon mari...

Beckmann

Votre mari ?

Jeune femme

Oui, mon mari. Vous n'avez quand même pas pensé que je tenais une boutique de vêtements pour hommes !

Beckmann

Et où est-ce qu'il est, votre mari ?

Jeune femme

Émue

Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Mort de faim, mort de froid, tué sur le front... Il est porté disparu depuis Stalingrad, ça fait trois ans...

Beckmann

Stalingrad, Stalingrad, oui, Stalingrad. Y en a eu des morts... Mais y en a aussi qui reviennent. Et ceux-là, ils enfilent les affaires de ceux qui ne sont pas revenus. Cet homme qui était votre mari, ce géant auquel appartiennent ces habits, lui, il y est resté. Et moi, me voilà en train d'enfiler ses affaires. Splendide, vous trouvez pas ? Vraiment splendide ! Et sa veste, elle est si grande que je me noie dedans.

Subitement paniqué.

Vite, il faut que je la quitte. Il faut que je remette mes habits mouillés. Je crève dans cette veste. Elle m'étouffe cette veste. J'ai l'air d'un pantin dans cette veste. Un ignoble pantin, un salopard de pantin fabriqué par la guerre. J'en veux pas de cette veste.

Jeune femme

Du calme, mon petit poisson. Garde-là, je t'en prie. Tu me plais comme ça, mon gentil poisson. Malgré ton incroyable coupe de cheveux. Elle aussi tu l'as ramenée de Russie, hein ? Les lunettes, la jambe, la coupe en brosse, c'était évident. Surtout ne crois pas que je me moque de toi, mon cher poisson. Non, mon cher poisson, je ne me moque pas. Tu as l'air si magnifiquement désespéré, pauvre fantôme, avec cette veste trop large, ta brosse sur le crâne et ta jambe raide... Crois-moi, je n'ai pas envie de rire, mon adorable poisson. Tu as l'air si triste. Je suis à la limite de pleurer quand tu me fixes de tes yeux désespérés. Tu ne dis rien ? Dis quelque chose, mon poisson chéri, je t'en prie, dis quelque chose. Même si ça n'a aucun sens, mais je t'en prie, parle. Parle, mon poisson, il n'y a rien de plus horrible dans ce monde que le silence. Quand on parle, on se sent moins seul. Je t'en prie, ouvre la bouche, mon poisson chéri. Et ne reste pas planté là, viens, assieds-toi là, là, tout près de moi... Pas si loin, mon poisson chéri. Tu peux carrément te coller à moi, sinon tu me vois toute floue. Allez, viens là. Ferme les yeux si tu préfères, mais viens là et dis quelque chose... Il n'y a rien de plus horrible que le silence...

Beckmann

J'adore te regarder, crois-moi. Mais à chaque pas qui me rapproche de toi, j'ai peur de repartir brutalement à reculons...

Jeune femme

Ne réfléchis pas tant. En avant, à reculons, en haut, en bas, tout ça on s'en fiche. Demain nous nous retrouverons si ça se trouve dans l'eau, tout gonflés, livides et glacés. Mais pour l'instant, nous sommes encore chauds. Ça se passera peut-être comme ça demain, mon poisson chéri, mais en tout cas pas cette nuit. Cette nuit, je ne te lâcherai pas. Calme-toi et arrête avec tes sornettes, ça ne prend pas... Attends, je vais fermer la porte à clé...

Beckmann

Fais pas ça. Je suis pas un poisson et t'as pas besoin de fermer à clé...

Angoissé.

Tu comprends pas ? J'étouffe, je me noie, tout est flou...

Jeune femme

Qu'est-ce que tu as ? Eh, qu'est-ce que tu as ?

Beckmann

De plus en plus tourmenté.

Je crois que je suis en train de devenir fou. Donne-moi mes lunettes, vite. Tout ça, c'est parce que je vois tout dans le brouillard. Et j'ai l'impression que dans ton dos il y a un homme. Ça fait déjà un bon moment qu'il est là. Un homme gigantesque, un véritable athlète. Et ce géant, il a qu'une jambe. Il approche sur ses deux béquilles. Tu entends ? Tec, tac⁶... Tec, tac... C'est le bruit des béquilles. Ça y est, il est maintenant juste derrière toi. Tu sens pas son souffle sur ta nuque ? Donne-moi vite mes lunettes, je veux plus le voir !

La jeune femme se retourne, pousse un cri et s'évanouit.

L'unijambiste se dirige vers Beckmann.

Unijambiste

Qu'est-ce que tu fous là, toi ? Dans mes habits, chez moi, avec ma femme ?

Beckmann

Dans tes habits, chez toi, avec ta femme ?

⁶ Les deux sons vocaliques *ɛk* et *ak* sont indispensables en raison de la nécessaire assonance *Tec...Tac / Beck...mann*, page 69.

Unijambiste

Ouais, qu'est-ce que tu fous là ?

Beckmann

C'est ce que moi aussi j'ai demandé hier à l'homme qui était avec ma femme, dans mon lit, avec mon pyjama... Qu'est-ce que tu fous là, que je lui ai dit. Il a haussé les épaules et m'a répondu du tac au tac : bonne question, qu'est-ce que je fous là ? C'est tout ce qu'il a dit. Alors j'ai refermé la porte de la chambre à coucher, sans oublier d'éteindre la lumière, et je me suis retrouvé à la rue...

Unijambiste

Il se place en pleine lumière.

À propos de lumière, ramène-toi par là, que je vois ton visage... Nom de Dieu, Beckmann !

Beckmann

Oui, c'est bien moi, Beckmann. J'aurais jamais cru que t'allais me reconnaître...

Unijambiste

Comment est-ce que j'aurais pu pas te reconnaître, Beckmann ? Comment est-ce que j'aurais pu t'oublier, Beckmann ?

Beckmann

Arrête, prononce plus ce nom ! J'en veux plus de ce nom ! Arrête !

Unijambiste

Beckmann... Beckmann... Beckmann...

Beckmann

C'est pas moi, je te dis ! Je veux plus être Beckmann ! Terminé, Beckmann !

Il sort aussi vite que lui permet sa jambe. La porte claque et on entend son pas s'éloigner dans la rue...

Beckmann avance dans rue. Surgit l'Autre qui lui barre la route.

Autre

Halte, Beckmann !

Beckmann

Qui va là ?

Autre

C'est moi, l'Autre.

Beckmann

C'est pas vrai, te revoilà !

Autre

Je te l'ai dit, je suis toujours là, Beckmann, toujours là !

Beckmann

Qu'est-ce que tu me veux encore ? Laisse-moi passer ?

Autre

Pas question, Beckmann. Cette rue mène à l'Elbe. Ta rue à toi, c'est dans l'autre direction. Allez, viens...

Beckmann

Laisse-moi passer, je veux aller à l'Elbe.

Autre

Pas question je t'ai dit, Beckmann, allez, suis-moi...

Beckmann

Suis-moi, suis-moi ! Tu voudrais que je vive ? Tu voudrais que je continue d'exister, que je bouffe, que je dorme, et tout le saint-frusquin ?

Autre

Suis-moi, Beckmann.

Beckmann

Arrête avec ce nom ! Je ne veux plus être Beckmann. Je n'ai plus de nom. Comment est-ce que je pourrais continuer à vivre là où il y a cet homme qui a plus qu'une jambe et qui a plus qu'une jambe à cause de moi ? Qui a plus qu'une jambe parce qu'y a eu un sergent Beckmann qui lui a dit : caporal Bauer, vous devez tenir votre position jusqu'au bout ! Comment est-ce que je pourrais continuer à vivre alors qu'y a cet unijambiste qui sans cesse glapit Beckmann... Constamment, Beckmann... Inlassablement Beckmann... Cet unijambiste pour qui Beckmann ne veut rien dire d'autre que meurtrier, assassin, salopard... Cet unijambiste pour qui Beckmann est synonyme de fin du monde... Et

toi, tu voudrais que je continue à vivre ? Regarde, encore une fois je me retrouve à la rue. Hier on m'a foutu à la rue. Aujourd'hui on me fout à la rue. On me fout toujours à la rue. Y a pas une seule porte qui s'ouvre pour moi. Je suis épuisé, mes jambes en ont marre de me porter, je crève de faim, mon sang gèle dans mes veines. Et cet unijambiste qui n'arrête pas de glapir mon nom. Et ces interminables nuits où je n'arrive pas à trouver le sommeil. Où est-ce que tu veux que j'aïlle ? Allez, laisse-moi passer !

Autre

Suis-moi, Beckmann, suis-moi. Nous allons rendre visite à un monsieur qui va te débarrasser de...

Beckmann

Me débarrasser de quoi donc ?

Autre

De ta responsabilité.

Beckmann

Nous allons rendre visite à un monsieur qui va me débarrasser de ma responsabilité ? Alors là, je suis d'accord... Me débarrasser de ma responsabilité, pouvoir dormir sans être hanté par ce gars qui n'a plus qu'une jambe... Alors là, je suis d'accord... Oui, je suis d'accord, je vais enfin pouvoir me débarrasser de tous ces morts. Oui, allons rendre visite à ce monsieur qui vit bien au chaud dans sa maison. Oui, allons lui rendre visite à ce monsieur, et même que je vais lui faire un cadeau à ce gentil et brave monsieur qui pendant toute son existence a prétendu faire que son devoir, rien que son devoir ! Mais c'était un devoir abominable, un devoir effroyable, mon cher monsieur, un devoir diabolique... Allez, c'est parti...

Scène 3

Dans une salle à manger confortable, une famille bourgeoise en train de dîner. Sur un guéridon, une lampe pour éclairer la pièce. Dans un autre coin, un lampadaire éteint. On entend la porte grincer puis claquer. Beckmann s'avance jusqu'à l'homme le plus âgé.

Beckmann

Je vous souhaite un excellent appétit, mon colonel.

Colonel

Tout en mâchant.

Plaît-il ?

Beckmann

Excellent appétit, mon colonel.

Colonel

Comment osez-vous me déranger en plein repas familial ! Votre affaire serait-elle urgente à ce point ?

Beckmann

Non, mon colonel. Je veux simplement savoir si cette nuit je me balance à la flotte ou si je continue à vivre. Et même si je continue à vivre, je sais pas encore comment. Vous savez, c'est tout simple. Tout ce que je veux, c'est pouvoir enfin manger à ma faim et dormir. Rien d'autre.

Colonel

Allons, allons, mon ami, ne jouez pas les femmelettes. Vous êtes un soldat que je sache.

Beckmann

Non, mon colonel...

Colonel

Comment cela, non ? Vous portez un uniforme...

Beckmann

Six ans, que je l'ai porté. Mais je me suis toujours dit que c'est pas parce qu'on porte pendant dix ans un uniforme de facteur qu'on en a pour autant une mentalité de facteur.

Fille du colonel

Papa, demandez-lui ce qu'il veut. Il n'arrête pas de loucher sur mon assiette.

Beckmann

Vu par la fenêtre, votre intérieur m'a semblé très confortable. Alors j'ai pensé que ce serait bien de voir comment c'est de regarder par la fenêtre, mais cette fois de l'intérieur. Vous avez pas idée de ce que ça représente quand on voit la nuit une fenêtre éclairée derrière laquelle il fait chaud, surtout quand on est condamné à rester à la rue.

Femme du colonel

Otto, dites-lui donc d'enlever ces horribles lunettes qui me donnent la chair de poule.

Colonel

Ce sont des lunettes pour masque à gaz, ma chère. La *Wehrmacht* a inventé ça en 1934 pour les soldats qui étaient myopes. Ça se portait sous le masque à gaz. Mais au fait, mon ami, pourquoi ne mettez-vous pas cette chose au rencart ? La guerre est finie...

Beckmann

Oui, oui, la guerre est finie, mon colonel. C'est ce qu'ils disent tous. Mais moi, j'en ai encore besoin de ces lunettes. Je suis myope, et sans lunettes, je vois tout flou. Là par contre, je vois tout parfaitement. Tenez, je vois parfaitement ce que vous êtes en train de manger...

Colonel

Et que signifie donc cette coiffure étrange ? Vous sortez de prison ? Dites-nous un peu ce que vous avez sur la conscience. Allez, crachez le morceau, mon vieux. Vous vous êtes fait embarquer pour une sale affaire, n'est-ce pas ?

Beckmann

C'est parfaitement exact, mon colonel. J'ai été embarqué pour une sale affaire. L'affaire Stalingrad, mon colonel. Mais ça a mal tourné et on s'est fait avoir. On en a pris pour trois ans, mon colonel, trois ans pour toute la bande, soit cent mille hommes. Et le chef de la bande, lui, il s'est habillé en civil et s'est gorgé de caviar. Trois années de caviar pendant que les autres bouffaient le sable des steppes ou couchaient dans la neige. Tout ce qu'on avait à boire, c'était de l'eau chaude. Mais pendant ce temps, le chef de la bande, lui, il se gorgeait de caviar. Trois ans que ça a duré et...

Gendre du colonel

Mais c'est quoi cet individu, beau-père, ça va durer longtemps ce cirque ?

Colonel

Mon cher ami, on peut dire que vous l'art de déformer les faits. N'oubliez pas que nous sommes allemands et qu'en tant qu'Allemands nous devons nous en tenir à notre bonne vieille vérité allemande. Comme le

disait, il y a plus d'un siècle, notre grand stratège Clausewitz, celui qui porte haut l'étendard de la vérité marche d'un pas assuré.

Beckmann

C'est sûr, mon colonel. Y a rien de mieux que la vérité, mon colonel. On bâfre à s'en faire péter la ceinture. On enfile une chemise propre et un costume sans trou et avec tous ses boutons. On allume le poêle, car on a un poêle, ça coule de source, hein, mon colonel ? Et puis on se prépare une bonne petite tasse de thé ou un grog. On baisse les stores et on prend place dans un fauteuil parce que bien évidemment on possède un fauteuil. On respire le parfum de son épouse et on oublie celui du sang, le parfum du sang, on l'oublie, hein, mon colonel ? Et puis on se réjouit de monter dans sa chambre où on trouve un lit bien propre avec matelas molletonné, draps impeccables et couvertures douillettes... C'est ça votre vérité à vous, hein, mon colonel ?

Fille du colonel

Il est complètement fou !

Gendre du colonel

Je dirais plutôt complètement ivre !

Femme du colonel

Je vous en prie, Otto, finissons-en. Cet individu me donne la chair de poule.

Colonel

Bon, je vois le tableau. Vous faites partie de ces gars qui ont été complètement déboussolés par la guerre. Pourquoi n'êtes-vous pas devenu officier. Cela vous aurait permis de fréquenter un tout autre milieu. Vous auriez épousé une jeune femme de la bonne société et vous auriez maintenant un foyer confortable. Votre existence serait tout à fait différente. Alors pourquoi n'êtes-vous pas devenu officier ?

Beckmann

J'avais une voix beaucoup trop faible, mon colonel, ma voix était beaucoup trop faible.

Colonel

Vous voyez bien, vous l'avouez vous-même, vous êtes un faible. Vous faites partie de ces gars qui n'ont pas l'énergie suffisante pour surmonter leur petite fatigue existentielle. C'est cela, n'est-ce pas ?

Beckmann

Oui, mon colonel, c'est bien ça : faible, pas d'énergie... Et fatigué, mon colonel, totalement vidé. Vous comprenez, mon colonel, j'arrive plus à dormir... Y a pas une nuit où je trouve le sommeil. Et c'est pour ça que je viens vous voir, mon colonel, parce que je sais que vous pouvez m'aider. Je voudrais enfin retrouver le sommeil, rien de plus, mon colonel, je voudrais dormir, simplement dormir...

Il s'endort debout.

Femme du colonel

Mon Dieu, voilà qu'il dort debout. Intervenez, Otto, je vous en supplie. Cet individu me fait peur... Je grelotte de peur...

Fille du colonel

Arrêtez d'en faire tout un plat, maman. Ce n'est rien d'autre qu'un de ces prisonniers de guerre qui reviennent de Sibérie. Il sont un peu fêlés mais ils ne sont pas méchants.

Gendre du colonel

Je le trouve quand même passablement arrogant, ton prisonnier !

Colonel

Taisez-vous et laissez-moi faire. Je connais par cœur ce genre de types... Il suffit de leur secouer un peu les puces et tout rentre dans l'ordre. Laissez-moi faire...

Beckmann

Comme dans un rêve.

Mon colonel ?

Colonel

Qu'est-ce que vous voulez encore ?

Beckmann

Mon colonel ?

Colonel

Je vous entends, je vous entends...

Beckmann

Vous m'entendez, mon colonel ? Alors c'est parfait si vous m'entendez, mon colonel. Je vais vous raconter mon rêve... Ce rêve, je le fais toutes

les nuits. Et puis je me réveille parce que quelqu'un pousse un cri horrible. Et vous savez qui c'est qui crie, mon colonel ? C'est moi, moi-même. C'est marrant, hein, mon colonel ? Ensuite, plus moyen de retrouver le sommeil. C'est comme ça toutes les nuits, mon colonel. Vous vous rendez compte, mon colonel, je passe toutes mes nuits sans fermer l'œil. C'est pour ça que je suis épuisé, mon colonel, complètement vanné.

Colonel

Intéressé.

C'est votre rêve qui vous réveille, dites-vous ?

Beckmann

Non, mon colonel, c'est mon cri... Pas le rêve, mon cri...

Colonel

Mais c'est bien le rêve qui provoque le cri, non ?

Beckmann

Si vous voulez, mon colonel, si vous voulez. C'est bien le rêve qui provoque le cri... Parce qu'il faut que je vous dise, mon colonel, ce rêve, c'est un rêve vraiment étrange... Ce rêve, je vais vous le raconter... Écoutez bien ça, mon colonel ? Il y a là un homme qui joue du xylophone, une sorte de musique de jazz. Cet homme, qui est extraordinairement gras, transpire comme un phoque. Vous comprenez, il joue sur un xylophone gigantesque et ça l'oblige à courir sans cesse le long de l'instrument. Et il transpire, il transpire. Mais ce qu'il transpire, c'est pas de la sueur, et c'est ça qui est étrange, mon colonel. Ce qu'il transpire, c'est du sang, un sang noir et fumant... Et ce sang, il coule le long des coutures de son pantalon et ça forme deux bandes rouges, vous savez, mon colonel, deux bandes rouges comme sur le pantalon de l'uniforme de nos généraux dans la *Wehrmacht*. Et alors je réalise que c'est bel et bien un général qui houe là, un général bien gras et couvert de sang. Même qu'il a dû en livrer des batailles, ce général, parce que, figurez-vous mon colonel, qu'il a plus de bras. Il joue avec deux fines et longues prothèses en bois cerclées de fer. Mais ce qui est encore plus étrange, mon colonel, c'est le clavier du xylophone... Il est pas en bois, non, non, mon colonel, le clavier de ce xylophone géant est fait d'ossements... Parfaitement, mon colonel, d'ossements...

Colonel

D'accord, d'accord, j'ai compris... Il est fait d'ossements...

Beckmann

C'est ça, mon colonel, d'ossements d'une remarquable blancheur. Ça commence par des boîtes crâniennes, des omoplates, des os du bassin. Quand on monte en gamme, on trouve des os de bras et des os de jambes. Et puis viennent des côtes, des milliers de côtes. Et tout au but du xylophone, pour les sons les plus aigus, il y a des phalanges de mains et de pieds, et des dents. Les dents, elles viennent en dernier. Voilà, mon colonel, il est comme ça le xylophone du général bien gras. Un drôle de musicien, ce général, hein, mon colonel ?

Colonel

Si vous le dites...

Beckmann

Et c'est alors que ça démarre. Les prothèses du général se mettent subitement à jouer une marche sur le xylophone géant fait d'ossements humains. Une de ces marches militaires bien de chez nous. Mais le plus souvent, il joue *Les vieux camarades*. Vous connaissez ça, hein, mon colonel, *Les vieux camarades* ?

Il se met à chantonner⁷.

Colonel

Évidemment que je connais.

Il se met lui aussi à chantonner.

Beckmann

Et c'est alors qu'ils font leur entrée, les vieux camarades. Ils sortent de leurs charniers. Le gémissement de leurs carcasses sanguinolentes remplit l'espace de sa pestilence jusqu'à la blanche lune. Voilà le spectacle qui hante mes nuits. Des nuits insoutenables. Ah, si vous l'entendiez ce gémissement des carcasses sanguinolentes qui s'élève jusqu'à la blanche lune, mon colonel !

Fille du colonel

Blanche lune ? Il est fou, ma parole ? La lune n'a jamais été blanche...

Colonel

C'est vrai ça ! Arrêtez de délirer, mon vieux. La lune a toujours été jaune... Jaune comme le miel ou si vous préférez comme une omelette...

⁷ Cf. *Alte Kameraden*, www.youtube.com/watch?v=RCLRyQS42u0.

Beckmann

Que non, mon colonel, que non ! Durant ces nuits où reviennent les morts, elle est bel et bien blanche, blafarde même... Blanche, blafarde, toute ronde. On dirait le ventre d'une fille enceinte qui s'est noyée dans une rivière. Durant ces nuits où reviennent les morts, la lune est blanche et le gémissement de leurs carcasses sanguinolentes s'élève jusqu'à elle. Du sang, du sang partout. Les morts sortent de leurs tombes avec leurs pansements putrides et leurs uniformes ensanglantés. Les morts sortent des océans, des steppes, des forêts et des marécages, des ruelles et des ruines. Ils ont la peau noircie par le gel ou verdie par la putréfaction. Ils se redressent. Ils ont perdu leurs yeux, leurs dents, leurs bras, leurs jambes. Leurs intestins dégorgent de leurs ventres éclatés. Ils ont le crâne défoncé, les mains arrachées. Leur corps n'est plus qu'une passoire. Et ils puent... C'est une véritable marée qui déferle, impossible de dire combien ils sont, impossible d'imaginer la somme de souffrances accumulées que représente cette masse. L'épouvantable marée des morts submerge le monde d'une boue sanglante... C'est alors que le général s'adresse à moi : sergent Beckmann, ordonnez le dénombrement ! Je suis devant ces millions de squelettes grimaçants, devant cette masse d'ossements et de lambeaux de chair, et j'ordonne le dénombrement. Mais les bougres refusent de compter. Ils font crisser leurs mâchoires pendouillantes, mais ils refusent de compter. Alors le général me demande de leur faire faire cinquante flexions. Les os crépitent et se brisent, les poumons sifflent affreusement, mais ils comptent toujours pas. C'est ce qu'on appelle de la mutinerie, hein, mon colonel ? C'est de la mutinerie...

Colonel

Absolument ! De la mutinerie caractérisée !

Beckmann

Enfin toujours est-il qu'ils comptent pas. Par contre, les voilà qui se mettent à hurler en chœur... Et vous savez ce qu'ils hurlent, mon colonel ?

Colonel

Aucune idée...

Beckmann

C'est mon nom qu'ils hurlent, mon colonel : Beckmann, sergent Beckmann ! Et le hurlement, il fait que s'amplifier, il déferle sur moi, il m'engloutit, il m'étouffe. C'est là que je crie à tout rompre. Ce cri horrible, impossible de le maîtriser. Et je me réveille. C'est comme ça toutes les

nuits, mon colonel. Toutes les nuits il y a ce concert sur le xylophone d'ossements, ce chœur de hurlements, et mon horrible cri. Et je peux plus me rendormir. Voilà pourquoi je suis venu vous voir, mon colonel, car je voudrais pouvoir enfin dormir, dormir, mon colonel, dormir...

Colonel

Bien... Qu'attendez-vous de moi ?

Beckmann

Que vous m'en débarrassiez, mon colonel...

Colonel

De quoi donc ?

Beckmann

De ma responsabilité... Je suis venu vous rapporter la responsabilité qui vous appartient, mon colonel. Vous avez quand même pas oublié, mon colonel ? C'était un 14 octobre, à Gorodok. Il faisait -40. Vous êtes venu dans notre cantonnement et vous avez dit : sergent Beckmann ! J'ai répondu : À vos ordres, mon colonel ! Vous avez poursuivi : sergent Beckmann... — je m'en souviens parfaitement parce que votre haleine givrait sur votre col de fourrure, un splendide col de fourrure, mon colonel —, vous avez poursuivi : sergent Beckmann, je vous confie la responsabilité de vingt hommes pour une mission de reconnaissance et faire si possible quelques prisonniers ! J'ai répondu : À vos ordres, mon colonel !, et nous nous sommes mis en route. Nous avons ratissé le coin toute la nuit et tout à coup nous avons été pris sous le feu de l'ennemi. À notre retour, il manquait onze hommes. Et c'est à moi, à moi que vous aviez confié la responsabilité de ces hommes ! Voilà, mon colonel ! Mais maintenant la guerre est finie et je veux dormir. Alors je viens vous rapporter la responsabilité qui vous appartient, mon colonel, je n'en veux plus de la responsabilité.

Colonel

Mais mon cher Beckmann, vous vous tourmentez bien inutilement...

Beckmann

Que non, mon colonel, que non ! Vous savez, la responsabilité, c'est pas un mot creux ou une simple formule chimique par laquelle de la belle chair humaine se retrouve tout d'un coup réduite à un infect petit tas de boue. On ne peut pas concevoir que des hommes meurent pour un mot qui serait vide de sens. La responsabilité, c'est une question obsédante, mon colonel... À cette question, Les morts apportent pas de réponse.

Dieu apporte pas de réponse... Mais restent les vivants. Et eux, ils en veulent des réponses. Alors toutes les nuits, dès que j'ai été réveillé par mon cri, les voilà qui arrivent, mon colonel. Des femmes, des femmes éplorées, en deuil, des vieilles femmes aux cheveux gris et aux mains usées, et aussi des jeunes aux yeux pleins de mélancolie. Et aussi des enfants, mon colonel, un tas de petits enfants. Et tous ces visiteurs nocturnes me murmurent : sergent Beckmann, où il est mon papa... sergent Beckmann, qu'est-ce tu as fait de mon mari... sergent Beckmann, où il est mon fils... Et mon frère, sergent Beckmann, il est où... et mon fiancé... où, où, où ??? Et c'est comme ça toute la nuit. Pour moi, ça fait onze femmes, mon colonel, rien que onze. Mais pour vous, ça en fait combien ? Mille, deux mille, trois mille ? Est-ce que vous dormez bien la nuit, mon colonel ? Si c'est le cas, ça vous gênera pas beaucoup si j'en rajoute onze à vos deux ou trois mille. Allez, mon colonel, si vous pouvez dormir avec vos milliers de fantômes, vous pouvez bien faire que moi aussi je puisse enfin dormir... Allez, mon colonel, soyez sympa, débarrassez-moi de ma responsabilité. Alors je pourrai à nouveau dormir en paix. Dormir en paix, c'est tout ce que je veux, mon colonel...

Colonel

Mon ami, mon ami, j'avoue ne pas bien comprendre... Seriez-vous un pacifiste ? À moins que nous n'ayons affaire à un anarchiste... Mais non, mais non, que je suis bête...

Il éclate de rire.

Je sais ce que vous êtes... Un amuseur. C'est cela, n'est-ce pas, vous êtes un amuseur. Excellent, mon ami, excellent... Quel talent... Et quel humour... Vous savez, avec un numéro pareil vous auriez un succès fou sur n'importe quelle scène... Tout y est : les lunettes, la coiffure... Avec la musique appropriée, ce serait parfait... Imaginez-vous ça... Des flexions au rythme d'un xylophone fait d'ossements... Je vous le dis, mon ami, n'hésitez-pas, montez sur scène... Les gens vont se marrer en s'en faire péter la rate... C'est la fortune assurée... Au début, je n'avais pas compris que c'était un numéro comique et j'ai vraiment pensé que vous étiez dingue... Comment soupçonner que nous étions en présence d'un comique d'exception ? Merci, mon ami, mille fois merci... Vous nous avez offert une soirée remarquablement divertissante... Il va de soi que cela mérite une récompense... Alors voilà ce que vous allez faire. Allez voir mon chauffeur, en bas, au sous-sol, et faites-vous donner de l'eau chaude. Lavez-vous, rasez-vous, bref, redevenez humain... Débarrassez-vous de cet accoutrement pitoyable et demandez-lui un de mes vieux costumes... si, si, j'y tiens... Bref, redevenez humain, mon ami, redevenez humain...

Beckmann

Soudain réveillé et en colère.

Humain ? Redevenir humain ? Mais vous tous là, est-ce que vous l'êtes, vous, humains ?

Il se précipite vers le guéridon et jette la lampe par terre. Obscurité et cris de peur de la famille.

Femme du colonel

Au secours, il va nous tuer

On entend la porte claquer. Beckmann est parti de chez le colonel.

Colonel

Du calme, mes enfants, du calme, c'est fini, je vais faire de la lumière...

Il allume le lampadaire.

Gendre du colonel

Il est complètement sinoque, ce type !

Fille du colonel

Papa, papa, il a volé la bouteille de schnaps et le pain...

Femme du colonel

Le pain ? Pourquoi le pain ?

Gendre du colonel

Sans doute pour le manger, ou alors pour le vendre... Ces gens-là ont souvent des mœurs qui nous échappent...

Fille du colonel

Je crois que c'est plutôt pour le manger...

Obscurité.

On voit maintenant Beckmann avachi contre un mur, au coin d'une rue déserte.

Beckmann

Boit régulièrement des gorgées de schnaps et est de plus en plus ivre.

Les gens ont raison... Santé, ça réchauffe... Ouais, les gens ont raison...

Ça sert à quoi de pleurer les morts quand on sait qu'on va soi-même bientôt y passer ? Santé... Les gens ont raison... On en a par-dessus la tête des morts. Hier dix millions... Aujourd'hui peut-être bien trente

millions... Et demain un abruti qui désintégrera toute une partie de la planète ou qui inventera un putain de virus qui liquidera l'humanité en quelques secondes. Et il faudrait pleurer les morts ? Santé... J'ai l'impression qu'il faudra bientôt se mettre à la recherche d'une autre planète... Santé... Ouais, les gens ont raison... Je vais m'engager au cirque... Après tout, pourquoi pas ? Le colonel, y s'est marré en s'en faire péter la rate. Il a dit qu'il faut que je monte sur scène..., tel quel, avec ma jambe folle, avec la capote, avec mes lunettes sur le museau et ma brosse sur la cafetière... Ouais, il a raison, le colonel, les gens vont crever de rigolade... Santé, colonel, tu m'as sauvé la vie... Santé ! Vive le sang, vive la rigolade sur le dos des morts... Je vais m'engager au cirque. Les gens vont se tordre de rire avec mon spectacle bien macabre, plein de sang et de cadavres... Allez, encore un coup pour la route, et c'est parti... Santé... Le schnaps m'a sauvé la vie, il m'a complètement embrumé le cerveau... Santé... Celui qui a du schnaps, ou un lit, ou une fille, celui-là, y peut faire son dernier rêve ! Demain, ce sera peut-être bien trop tard... Le rêve, c'est quelque part un peu comme l'arche de Noé : tu hisses les voiles en chantant et en picolant, et tu traverses la mer des horreurs pour rejoindre les ténèbres éternelles... Pendant ce temps, les autres, y se noient dans la peur et le désespoir. Celui qui a du schnaps est sauvé... Santé, mon colonel dégoulinant de sang ! Vive la responsabilité ! Salut les gars, je m'engage au cirque. Vive le cirque, le grand grand cirque...

Scène 4

Une petite salle de spectacle. Le directeur de la salle et Beckmann, encore un peu ivre.

Directeur

Vous voyez, actuellement, le grand problème de l'art scénique, c'est de trouver des jeunes prêts à se confronter activement aux vrais problèmes de notre temps. Nous avons besoin de jeunes courageux, réalistes, révolutionnaires... Nous avons besoin d'un esprit à la Schiller qui à vingt ans écrivait *Les Brigands*. Nous avons besoin d'un tragédien burlesque à la Christian Dietrich Grabbe⁸, d'un chantre de l'émancipation humaine à la Heinrich Heine. Il nous faut du génie et de la causticité. Fini le romantisme mièvre... Ce que nous voulons, c'est des jeunes qui prennent la réalité en main, des jeunes qui font résolument face aux

⁸ 1801-1836 ; auteur notamment de *Plaisanterie, satire, Ironie et signification plus profonde* (1827), pièce loufoque en trois actes dont André Breton dira que sa « géniale bouffonnerie n'a jamais été surpassée » ; Alfred Jarry en fera une adaptation sous le titre *Les Silènes*.

aspects les plus sombres de l'existence, objectivement, avec sérénité et sans sentimentalisme. Oui, il nous faut une nouvelle génération qui voit et aime le monde tel qu'il est, qui place la vérité au-dessus de tout, qui a des projets, des idées. Inutile que cela repose sur une recherche de la sagesse comme chez les anciens. Nous ne voulons rien d'achevé, de bien pesé, de réfléchi. Ce que nous voulons, c'est un cri, un rugissement du cœur... Ces jeunes, il faut qu'ils soient téméraires et passionnés. C'est cela l'art scénique. Vous voyez, moi, j'étais déjà à dix-sept ans sur les planches et croyez-moi, le bourgeois, je l'ai secoué, je lui ai fait plus d'une fois bouffer son cigare. Ce qui manque aujourd'hui, c'est des avant-gardistes qui présentent crûment le visage douloureux de notre époque. Mais au fait, en parlant de visage, c'est quoi ce machin grotesque que vous avez sur le pif ? Où est-ce que vous avez dégotté ça ? C'est à gerber, ce truc...

Beckmann

C'est mes lunettes pour masque à gaz. On nous a donné ça à l'armée pour que nous les myopes on puisse efficacement tirer sur l'ennemi tout en portant le masque à gaz.

Directeur

Mais c'est fini la guerre. Il y a maintenant belle lurette que nous sommes revenus à la vie civile. Dieu merci ! Et vous, vous continuez à vous balader dans cette tenue de soldat ?

Beckmann

Faut pas m'en vouloir, Monsieur le directeur. Je viens tout juste de rentrer de Sibérie... Avant-hier, je crois, oui c'est ça, avant-hier...

Directeur

La Sibérie... Ça a dû être affreux là-bas... Ah, la guerre, une belle saloperie... Mais pour en revenir aux lunettes, vous n'en possédez pas d'autres ?

Beckmann

Non, et je suis heureux d'avoir celles-là... Parce que, sans lunettes, je suis complètement paumé...

Directeur

Mais mon cher, vous auriez dû prendre vos précautions...

Beckmann

Prendre mes précautions ? En Sibérie ?

Directeur

Ah, c'est vrai, cette connerie de Sibérie ! Pour ma part, je me suis constitué un petit stock... Je suis l'heureux propriétaire de trois superbes paires de lunettes... avec montures en corne, s'il vous plaît ! Une jaune pour le travail, une neutre pour mes sorties, une noire pour la scène... Ça a une sacrée gueule sur scène, une monture noire...

Beckmann

J'aimerais bien vus en acheter une paire, mais je suis malheureusement fauché... Je sais bien que j'ai l'air parfaitement abruti avec ce truc sur le nez, mais qu'est-ce que je peux y faire ? À moins que vous soyez disposé à me...

Directeur

Oh là, oh là, mon gars, où est-ce qu'on va là ? Mes trois paires me sont absolument indispensables... Elles conditionnent respectivement mon inspiration... mon rayonnement social... et mes performances scéniques...

Beckmann

Je comprends ça... Pour moi, c'est exactement pareil... Si jamais j'ai plus de schnaps, mon existence est totalement plombée... Mais parlons plutôt de ces lunettes moches à hurler que je porte sur le nez... Vous trouvez pas qu'elles sont parfaites pour le spectacle que je vais présenter ?

Directeur

Comment cela ?

Beckmann

Pour l'effet comique, Monsieur le directeur... Le public, y va crever de rire en me voyant apparaître avec ces lunettes, sans parler de ma coiffure, de ma capote, et de ma guibole... Comment est-ce qu'on pourrait être plus drôle, hein, Monsieur le directeur ?

Directeur

Drôle, dites-vous ? Mais mon pauvre ami, le rire va lui rester en travers de la gorge, au public. En vous voyant, il va avoir des sueurs froides. Il va frémir d'horreur face à un tel fantôme surgi de l'enfer... Non, non, mon ami, ce que le public attend de l'art scénique, c'est d'être divertie ou édifié... Mais quant à voir des spectres, c'est une autre paire de manches... Non, non, il est exclu de vous lâcher comme ça sur scène... Nous nous devons de respecter le public... Ce qu'attendent les gens,

c'est du génie, du haut de gamme, du récréatif... Il faut être positif, mon ami, po-si-tif... Pensez à Goethe, à Schiller, à Wagner, à notre champion de boxe Max Schmeling...

Beckmann

Alors là, c'est sûr que je peux pas rivaliser... Moi, je suis que Beckmann, initiale **B** plus **Eckmann**... **B**⁹ comme bizarroïde et **Eck** comme exécra-ble¹⁰ ; autrement dit l'intrus perturbateur...

Directeur

Songeur

Beckmann, dites-vous, Beckmann ? Je ne vois pas... Ce n'est pas un nom connu, ça... Vous avez travaillé sous un pseudonyme ?

Beckmann

Non, non, Monsieur le directeur, je débute...

Directeur

Un débutant ! Mais les choses ne sont pas aussi simples dans l'existence, mon ami... Ce n'est pas comme cela que ça fonctionne... Vous ne croyez quand même pas que vous allez faire carrière en un jour... Vous n'avez apparemment aucune idée de la responsabilité qui nous incombe à nous, organisateurs de spectacles... Lancer un débutant, ça peut nous conduire à la ruine... Ce que veut le public, c'est des noms célèbres...

Beckmann

Vous voulez dire des gens comme Goethe, Schiller, Wagner... Qu'est-ce que vous avez dit encore ? Ah oui, Schmeling...

Directeur

Voilà, des gens comme ça... Mais un débutant, un parfait inconnu, c'est impossible. Vous avez quel âge ?

Beckmann

Vingt-cinq ans, Monsieur le directeur...

⁹ Rajout de cette phrase pour la bonne compréhension ; pour un Allemand, *eckmann* s'entend immédiatement comme *der Mann eckt an* (l'homme qui choque, qui scandalise, qui se fait mal voir...).

¹⁰ Adopter la prononciation dure « ekse... ».

Directeur

Voyez-vous ça... Vingt-cinq ans... Il faut commencer par fourrer votre nez dans la vie, mon petit, flairer les odeurs de la vie et vous en imprégner... Qu'avez-vous fait jusqu'à maintenant ?

Beckmann

Rien que la guerre, Monsieur le directeur. La faim, le froid, les balles... La guerre, rien que la guerre...

Directeur

Rien d'autre ? C'est beaucoup trop peu, mon ami. Il faut mûrir, travailler, percer... Allez, vous vous faites un nom et je vous produis en tête d'affiche... Mais en attendant, lancez-vous dans le monde, devenez célèbre...

Beckmann

Mais où est-ce que vous voulez que je me lance ? Pour débiter, il faut bien que quelqu'un me donne la chance de débiter... Là-bas en Russie, c'est peut-être pas les odeurs de la vie que j'ai flairées, comme vous dites, mais l'odeur de la mort, ah ça oui alors... La mort métallique, avec du métal sous toutes les formes imaginables... Où est-ce que vous voulez que je débute, dites-le-moi, hein, où ça ? Dites-le, bordel de merde...

Directeur

Je vous en prie, jeune homme, épargnez-moi vos vulgarités ! Je n'y suis pour rien, moi, si on vous a envoyé en Sibérie...

Beckmann

Eh ouais, c'est toujours le même refrain, personne y est pour rien. En Sibérie, j'y suis parti comme ça, sur un coup de tête... Et ceux qui y sont restés, pareil... Ils y sont restés sur un coup de tête... Remarquez que finalement, ceux qui y sont restés, là-bas dans la neige ou dans le sable des steppes, ceux qui sont morts, c'est pas les plus à plaindre. Nous qui en sommes revenus, on est peut-être bien encore en vie, mais personne ne veut nous donner une chance pour qu'on y reprenne pied, dans cette vie, personne...

Directeur

Bon, puisque vous y tenez tant que ça, allons-y, lancez-vous... Placez-vous là et lancez-vous... Mais par pitié, soyez bref, mon temps est précieux... Allez, c'est parti, je vous la donne votre chance... Et prenez en bien la mesure de cette chance que je vous donne... Je vous offre

mon oreille... J'espère que vous saurai apprécier ce geste, jeune homme... Ce n'est pas courant que j'offre ainsi mon oreille à un débutant... Allez, en avant...

Beckmann

*Déclamation lyrique sur fond musical discret de Tapfere, kleine Soldatenfrau*¹¹.

Toi, la courageuse petite femme du soldat,
si fidèle et aimante à en croire la chanson¹²,
je rêvais que tu me reprennes dans tes bras,
mais tu m'as vraiment pris pour un con :

Quand enfin de guerre je suis revenu
dans mon propre lit tu me faisais cocu.

Personne ne veut plus de moi,
l'Allemagne ne veut plus de moi,
et je me retrouve à la rue
avec cette chanson qui ne me lâche plus,
la chanson de la grue,
la chanson de la grue,
la chanson de la grue
que la courageuse petite femme du soldat est devenue...

Directeur

Par mal, mon garçon, pas mal du tout... C'est prometteur pour un débutant... Cependant... Comment dire ?... Oui... Tout cela manque encore de subtilité, de brillance, d'éclat. Ça n'a rien à voir avec de la poésie. Le timbre n'y est pas. Et ça manque d'érotisme, cet érotisme sobre mais néanmoins mordant que réclame la thématique de l'adultère. Je dirais qu'il manque aussi la dimension éthique, notamment sur la fin où l'on ne voit pas la morale prendre le dessus... Mais à part ça, c'est vraiment prometteur pour un début... Peut-être quand même aussi un peu trop tapageur, à y bien réfléchir... Pas assez allusif, vous voyez...

Beckmann

Pas assez allusif ?

¹¹ Voir à ce titre sur youtube.

¹² Beckmann se livre ici à une parodie sarcastique du texte de la chanson *La courageuse petite femme du soldat* (*Tapfere, kleine Soldatenfrau*) composée par Carl Strässer ; popularisée sur les ondes à partir de 1941 par le chanteur d'opéra Wilhelm Strienz, elle deviendra dans l'immédiat après-guerre un tube de variété avec Erich Heyn.

Directeur

C'est ça, trop direct... Ce qui fait encore défaut, c'est la sérénité, la distanciation... Pensez à notre vieux Goethe qui est parti à la guerre avec le duc de Weimar et qui en est revenu avec un projet de suite à *La Flûte enchantée* de Mozart. C'est ça le génie, c'est ça la distanciation... Bref, mon cher ami, il vous faut encore patienter quelques années...

Beckmann

Patienter ? Mais c'est que j'ai faim, moi ! Il faut que je trouve du travail !

Directeur

Certes, certes, mon cher ami, mais l'art exige de la maturité. Ce que vous m'avez présenté manque encore d'élégance et d'expérience. C'est trop terre à terre, trop pessimiste. Le public d'aujourd'hui ne supporte pas ça et il nous appartient de tenir compte de ses goûts. Soyez patient, mon cher ami... Travaillez, peaufinez, bref mûrissez... Comme je vous l'ai dit, ce que vous faites est pas mal, mais de là à parler d'art...

Beckmann

Mais c'est la pure vérité...

Directeur

Sans doute, sans doute, mon cher ami, mais ***l'art n'a rien à voir avec la vérité***... Tout ce que vous gagnerez avec votre vérité, c'est de déplaire au public. Où irions-nous si tout le monde voulait parler vrai ? Qui a envie aujourd'hui d'entendre la vérité, hein, je vous le demande ?

Beckmann

J'ai compris, Monsieur le directeur, j'ai compris. ***L'art n'a rien à voir avec la vérité***... Parler vrai déplaît au public... Merci pour vos conseils, j'ai compris...

Il part.

Directeur

Mais mon cher ami, attendez, ne soyez pas vexé...

Claquement de porte.

Beckmann

En train de marcher dans la rue, désespéré. Sa jambe raide le fait souffrir.

Un, deux..., un, deux..., un, deux..., direction l'Elbe...

Il braille tout en traînant la jambe.

Plus de schnaps, et voilà le monde gris acier,
comme le plumage, comme le plumage
d'une vieille grue cendrée.

L'Autre se met en travers de sa route.

Autre

Halte, Beckmann, pas par là...
Il lui montre la direction opposée.
C'est cette rue que tu dois prendre...

Beckmann

Fais pas chier, toi ! Ta rue, elle pue le sang. On vient d'y trancher la tête à la vérité... Ma rue à moi, c'est celle de l'Elbe, et c'est par là...

Autre

Suis-moi, Beckmann, ne perds pas espoir ! La vérité existe...

Beckmann

La vérité, c'est comme une pute connue dans toute la ville. On a trop peur qu'elle vous dise bonjour quand on la croise en faisant ses courses. C'est pour ça qu'on la connaît que la nuit, en catimini... Dans la journée, elle a le teint tout terreux, la pute, elle fait obscène et vulgaire... C'est la même chose pour la vérité... Y sont nombreux ceux qui voudront jamais la voir en plein jour...

Autre

Suis-moi, Beckmann, je vais te conduire jusqu'à une porte qui est encore ouverte...

Beckmann

Possible qu'y ait toujours une porte ouverte pour Goethe, pour Schiller, ou encore pour Schmeling... Mais moi, je suis que Beckmann, le pauvre Beckmann avec ses lunettes bizarres, sa coiffure bizarre, sa jambe raide et sa capote d'abruti... Je suis une blague de mauvais goût enfantée par la guerre, un vestige fantomatique d'un temps révolu... Et parce que je suis que Beckmann et pas Goethe, Schiller ou Schmeling, toutes les portes me sont fermées et je suis condamné à errer dans les rues. On veut pas me donner ma chance parce que je suis un débutant... D'un côté je suis pas devenu officier parce que ma voix était trop faible, d'un

autre côté je fais peur au public parce que ma voix est trop forte... Je hurle la nuit en voyant les morts parce que j'ai un cœur... Et le colonel, lui, y me parle de redevenir humain dans un de ses vieux costumes... Allez, direction l'Elbe... D'ailleurs c'est la seule rue qui est éclairée... Toutes les autres, elles sont plongées dans l'obscurité et y a pas une porte qui veut s'ouvrir...

Il se met en route et braille :

Plus de schnaps, et voilà le monde gris acier,
comme le plumage, comme le plumage
d'une vieille grue cendrée.

L'Autre cherche à le retenir.

M'emmerde pas, toi ! Ta rue, à toi, elle pue le sang, on a tranché la tête à la vérité. Ma rue, à moi, c'est celle de l'Elbe... D'ailleurs c'est la seule qui est éclairée...

Autre

Reste ici, Beckmann... Regarde plutôt cette rue-là, elle conduit chez tes parents... Ton père est assis dans son vieux fauteuil à t'attendre, et ta mère guette ton retour sur le pas de la porte... Allez, suis-moi Beckmann, tu rentres chez toi... Pourquoi n'y a-t-on pas pensé plus tôt ? C'est par là qu'on aurait dû commencer, par tes parents...

Beckmann

Mes parents ?... Oh oui, retrouver mes parents... Retrouver ma mère... Enfin retrouver ma mère... Ma mère... D'accord, je te suis...

Ils se mettent en route.

Scène 5

Beckmann seul, devant la porte d'un petit immeuble entouré de ruines

Beckmann

La maison où je suis né. C'est incroyable, elle a tenu le choc, elle est encore debout ! Et elle a une porte. Et cette porte, elle est pour moi. Ma mère est là. Elle va m'ouvrir et me faire rentrer... L'escalier craque toujours autant... Ah, voilà notre porte... C'est par là que mon père sort tous les matins à huit heures et c'est par là qu'il rentre tous les soirs. À part le dimanche bien sûr où il arrête pas d'agiter son trousseau de clés et de râler qu'il s'ennuie. Ça a été comme ça durant toute son

existence... Oui, c'est **notre porte**. Derrière, l'horloge égrène les heures de son timbre enrôlé, le vantail de la cuisine miaule comme une chatte en chaleur, le robinet entartré éructe chaque fois qu'on tire de l'eau, et les tomettes cliquettent sous les pas de ma mère. Mon père tousote dans son vieux fauteuil. C'est là, derrière cette porte, que j'ai joué au pilote de course sur une chaise renversée. Oui, c'est **notre porte**. Derrière se défait l'écheveau du temps et la vie s'écoule imperturbablement... Ça fait trente ans que c'est comme ça... La guerre est passée devant cette porte. Elle l'a ignorée et ne l'a pas défoncée. La guerre a laissé **notre porte** en place, par hasard... ou par négligence. Et maintenant, cette porte, elle est là pour moi, elle va se refermer derrière moi, et je serai plus dehors... Oui, la voilà, **ma porte**. C'est bien elle, avec sa peinture écaillée, sa boîte aux lettres cabossée, son bouton de sonnette branlant et sa plaque en cuivre que ma mère passe tous les matins au « Miror » et sur laquelle est gravé notre nom, **Beck – mann**... Mais, mais... Ça veut dire quoi, ça ? La plaque, elle est plus là... Qui s'est permis d'enlever notre nom ? C'est quoi ce carton dégueulasse sur **notre porte**... C'est quoi, ce nom inconnu ? Kramer... On est pas chez Kramer ici... Qu'est-ce qu'y fout là ce nom à la place du nôtre ? Ça faisait trente ans qu'il était là, notre nom. Pourquoi est-ce qu'on l'a remplacé par un autre ? Où est-ce qu'elle est passée **notre plaque** ? Les autres sont encore en place... Alors si rien n'a changé ailleurs, pourquoi est-ce que **la nôtre plaque** elle a disparu ? Une plaque de trente ans, ça s'évacue pas comme ça pour être remplacée par un bout de carton dégueulasse avec un nom inconnu. Et c'est qui d'abord ce putain de Kramer ?

Il sonne. Une femme ouvre la porte.

Madame Kramer

C'est pour quoi ?

Beckmann

Bonjour... Euh, bonjour, madame... Je...

Madame Kramer

Vous voulez quoi ?

Beckmann

Est-ce que vous pouvez me dire où est passée **notre plaque** ?

Madame Kramer

Ça veut dire quoi **notre plaque** ?

Beckmann

La plaque qui était là sur la porte, depuis trente ans...

Madame Kramer

Aucune idée, cher monsieur, aucune idée...

Beckmann

Est-ce que vous pouvez me dire où sont passés mes parents ?

Madame Kramer

Vos parents ? Vous êtes qui, vous ?

Beckmann

Je m'appelle Beckmann. Je suis né ici. C'est ici que logent mes parents...

Madame Kramer

Vous êtes erreur, cher monsieur... C'est nous qui logeons ici... Que vous soyez né ici, c'est possible... Mais ce qui est certain, c'est que maintenant ici c'est chez nous et pas chez vous...

Beckmann

Mais alors où est-ce qu'y sont passés, mes parents ? Ils habitent bien quelque part...

Madame Kramer

C'est Beckmann votre nom, que vous avez dit, Beckmann, hein, c'est bien ça ?

Beckmann

Oui, c'est bien ça, Beckmann, je suis né ici et je cherche mes parents...

Madame Kramer

Vous savez pas où y sont ? Vous prétendez être le fils Beckmann et vous savez pas où ils sont, vos parents ? Vous êtes un drôle de coco, vous...

Beckmann

Main nom de Dieu, dites-moi où y sont passés, les vieux... Ils ont habité ici pendant trente ans... Y se sont quand même pas évaporés tout d'un coup... Où est-ce qu'y sont, nom de Dieu, où est-ce qu'y sont... Vous devez bien savoir quelque chose...

Madame Kramer

Attendez que je me rappelle... Ah oui, c'est ça... Parcelle 5 qu'on m'a dit...

Beckmann

Parcelle 5... C'est quoi ça, parcelle 5 ?

Madame Kramer

Parcelle 5 à Ohlsdorf. C'est là-haut dans la banlieue nord... Y a ici à Hambourg trois endroits bien particuliers qui se trouvent dans la banlieue nord...

Elle fait comme si elle montrait sur une carte.

Ici (*elle montre en haut*), à Fuhlsbüttel, c'est la prison...

Ici (*elle montre en bas, un peu à gauche*), à Alsterdorf, c'est l'asile des fous...

Ici (*elle montre entre les deux*), à Ohlsdorf, c'est le cimetière. C'est là qu'y sont vos parents... Vous le saviez pas ?

Beckmann

Comment est-ce que je pourrais le savoir, vieille folle ? Y vivaient encore quand je suis parti et je reviens tout juste de trois années en Sibérie... Et d'abord, y sont morts comment les vieux ? Ils étaient pas malades. Mon père toussait un peu, ma mère avait toujours froid aux pieds à cause des tommettes dans la cuisine, mais de là à mourir... Comment est-ce qu'y sont morts ? Y avait pas de raison qu'ils meurent...

Madame Kramer

Vous êtes vraiment un drôle de zigoto, vous... Mais bon, trois années en Sibérie, ça a pas dû être facile tous les jours... C'est normal qu'on tourne un peu la boule... Vous voulez savoir pour vos parents, alors vous allez savoir... Les vieux Beckmann, ils étaient finis... Faut dire qu'ils avaient pas mal fricoté avec le troisième Reich... Qu'est-ce qu'un homme de l'âge de votre père avait besoin de se trimbaler avec un brassard à croix gammée et de jouer à l'îlotier ? En plus, il était rudement agressif avec les juifs, votre papa, y pouvait pas les blairer, les juifs, il les vomissait... Il arrêtait pas de beugler qu'il allait tous les expédier à coups de pied dans le cul en Palestine... Et dans l'abri, quand une bombe tombait, il expliquait à tout le monde que tout ça, c'était de la faute des **youpins**, oui, des **youpins** qu'il disait... Compromis jusqu'à la moelle qu'il était, votre papa... Voilà... Et quand ça a été terminé avec les nazis, il a bien fallu qu'il rende des comptes, votre papa... À cause des juifs... Et je peux vous dire qu'il y allait fort avec les juifs... Impossible de la lui faire boucler... Ah ça, oui, il avait chargé la mule, votre papa... Alors quand ça

été fini avec les nazis, on l'a passé sur le gril, et là, ce qu'on a appris, c'était loin d'être glorieux, je peux vous le dire ! Mais au fait, c'est quoi cette chose bizarre, là sur votre nez ? Ça vous sert à quoi de vous affubler comme ça ? Vous pouvez pas porter de vraies lunettes comme tout le monde ?

Beckmann

C'est des lunettes pour masque à gaz... On les donnait aux soldats qui...

Madame Kramer

Je sais, je sais ! Mais comment est-ce qu'on peut se balader avec ce machin ? Moi, avec un truc comme ça, j'oserais pas mettre le nez dehors ! Vous savez ce qu'y vous dirait, mon mari... Mon gars, enlève ton scaphandre et reviens à la surface, c'est ça qu'y vous dirait, mon mari...

Beckmann

Peut-être bien, peut-être bien... Mais je vous en prie, Madame Kramer, continuez à me parler de mon père... s'il vous plaît...

Madame Kramer

Y a plus grand-chose à raconter, mon gars... Votre papa, on l'a foutu dehors de son boulot... Sans pension de retraite, bien sûr... Alors les vieux, ils ont pas pu garder le logement... Ça leur a foutu un sacré choc, aux vieux... Tout ce qui leur restait, c'était leurs vieilles casseroles... Alors ils ont perdu l'envie de vivre et y se sont **définitivement dénazifiés**.

Beckmann

Définitivement dénazifiés ? Ça signifie quoi, ça ?

Madame Kramer

C'est comme ça qu'on dit chez nous... Ça signifie qu'y se sont suicidés. Au matin, on les a trouvés morts dans la cuisine, raides et tout bleus... Un beau gâchis, qu'il a dit mon mari, avec tout ce gaz on aurait pu faire cuire des patates et des raves pendant au moins un mois...

Beckmann

Choqué et menaçant.

Ferme la porte avant que je te crève, sale sorcière... Ferme la porte avant que je bousille tout...

Madame Kramer hurle de peur et ferme vite la porte. Obscurité.

Dans la rue. Beckmann, désespéré...

Beckmann

J'en peux plus, j'en peux plus, y faut que j'en finisse...

Apparaît l'Autre

Autre

Calme-toi, Beckmann...

Beckmann

Me calmer ? Qu'est-ce que tu me dégoises là, espèce de trou du cul... Fous le camp, casse-toi... Y faut que j'en finisse...

Autre

Du calme Beckmann, du calme. Tout n'est pas perdu, viens, suis-moi, il faut vivre...

Beckmann

Ta gueule, ordure...

Il singe l'Autre :

Tout n'est pas perdu, viens, suis-moi, il faut vivre...

C'est ça, mon pote... On m'apprend que mes parents se sont suicidés et toi, tu prêches pour que je continue à vivre... Remarque que t'as pas tort : deux morts, c'est quoi deux morts aujourd'hui ? Bien sûr, c'est con que ces deux morts ça soit justement mes parents... Mais après tout, ils étaient bien assez vieux pour mourir... C'est ça que tu penses, hein, crapule, comme les deux autres là-haut, hein... Quel gâchis qu'ils ont dit, avec tout ce gaz on aurait pu faire cuire des patates et des raves pendant au moins un mois...

Autre

Oublie ça, Beckmann, viens, la vie t'attend...

Beckmann

C'est ça, la vie m'attend... Mon cœur rugit de douleur et de fureur... J'ai envie de flinguer ces deux guignols là-haut qui savent que pleurer sur le gâchis du gaz... Et toi, tu dis que la vie m'attend... Ce que je veux, moi, c'est dormir, dormir au fond de l'Elbe, tu piges ? J'ai partout hurlé à m'en faire péter les poumons et personne m'a entendu... Et toi, tu dis que la vie m'attend... Deux pauvres vieux déménagent pour Ohlsdorf et on les installe à la fosse commune, parcelle 5... Tu l'estimes à combien, toi, le nombre de ceux qu'on a déjà installés comme ça, dans des fosses communes ? Et le nombre de ceux qu'on y installera demain, tu l'estimes

à combien ? Comment est-ce que tu comptes ? Par dizaine de milliers... Par centaine de milliers... Par millions... Ouais, c'est ça, par millions... En tout cas, au moins cinq ou six millions rien que pour le grand déménagement collectif vers les fosses communes de l'Est... Sans compter tous les autres... Et qui s'intéresse à eux ? Personne... Personne ici, personne au ciel... Personne ne s'intéresse à eux, ni les humains, ni Dieu... Et toi, tu dis que la vie m'attend...

Autre

Oublie tout ça, Beckmann, oublie tout ça ! Arrête de regarder le monde avec tes maudites lunettes pour masque à gaz, elles te faussent la vision... Oublie tout ça, Beckmann, et pense à l'époque où là-bas, en Afrique du Sud, les habitants du Cap versaient des larmes sur leur journal en lisant que deux fillettes avaient péri dans les glaces de l'Alaska... Pense à l'époque où ici, à Hambourg, les gens ne pouvaient pas trouver le sommeil parce qu'un gamin avait été kidnappé à Boston... Pense à l'époque où on pleurait à San Francisco parce qu'un aéronef s'était écrasé tout près de Paris...

Beckmann

À l'époque, à l'époque, c'était quand ça, à l'époque ? Y a dix mille ans ? Aujourd'hui, on affiche des listes de morts à six chiffres mais les humains ne versent plus une larme... Ils dorment paisiblement, en tout cas ceux qui ont un lit... Rassasiés jusqu'à la nausée par leurs propres problèmes, ils restent aveugles au malheur des autres... Quoi qu'il arrive, ils se murent dans le silence, indifférents... Totale solitude, totale absence de solidarité... Nos contemporains sont gavés de chiffres, des chiffres absolument imprononçables tellement ils sont longs. Et ces chiffres, ils signifient...

Autre

Oublie tout ça, Beckmann, oublie tout ça...

Beckmann

Et ces chiffres, ils signifient des morts, des morts par grenades, des morts par obus, des morts par bombes, des morts engloutis par les océans, des morts de froid, des morts de faim, des morts par suicide, des morts vivants... Et tous les disparus, hein, tous les disparus ? Pour les dénombrer tous ces morts et tous ces disparus, on a besoin d'au moins huit doigt sur dix... Tu te rends compte, au moins huit doigts sur dix...

Autre

Tu exagères, Beckmann, oublie tout ça, la vie t'attend, viens...

Beckmann

Viens, viens, viens... Où est-ce que tu veux que j'aille ? Où est-ce qu'on est là ? Est-ce qu'on est encore sur terre ? Tu vois pas qu'on est en train de se couvrir de poils, qu'y nous pousse des crocs et des griffes de fauves ? Bientôt l'humanité marchera de nouveau à quatre pattes... Dis-moi vers quoi elle se dirige l'humanité, hein, dis-le moi, toi qui as toujours réponse à tout... Moi, ce que je te dis, c'est que les ténèbres se sont abattues sur notre monde...

Il veut prendre la direction de l'Elbe.

Autre

Tu t'égares, Beckmann, reste ici, la vie continue. Tu parles de ténèbres mais c'est que tu refuses de voir où est la lumière. Le soleil est toujours là... Les étoiles sont toujours là... Et il y a des fenêtres éclairées.... Et des femmes... Et des portes ouvertes... Il faut vivre, Beckmann !

Beckmann

Vivre, vivre... C'est tout ce que tu sais dire... Et ces millions de morts, de morts vivants, de disparus, qu'est-ce que t'en fais, hein ? Tu t'en fous, salopard... Tu dis que je m'égare, mais où est-ce que tu veux que j'aille ? Ma rue à moi, elle est sombre, elle est cruelle... J'erre lamentablement, je traîne lamentablement ma patte folle, je hurle lamentablement, je crève lamentablement de faim, j'ai lamentablement froid, je suis lamentablement épuisé... Même l'Elbe m'a envoyé chier... Et toi, tu veux que je vive... Pour quoi ? Pour qui ? Dans quel but, hein ?

Autre

Pour toi, Beckmann, pour toi. La vie t'attend... Cherche la lumière... Est-ce que tu serais trop lâche pour affronter un peu d'obscurité entre deux lumières ? Allons, viens Beckmann, allons jusqu'à la prochaine lumière...

Beckmann

Je te dis que je crève de faim et de froid... Je tiens plus debout... Je suis épuisé... Et toi, tu parles de lumière. Ma rue à moi, mon pote, elle est sombre, toutes les portes restent fermées... Alors maintenant tu la boucles et tu gardes tes foutus discours pour d'autres... J'ai rien à manger, j'ai plus de parents... Ah, si seulement ma mère était encore là, c'est sûr qu'elle, elle m'aurait donné à manger... Et j'aurais eu aussi des

chaussettes bien chaudes... Avec l'estomac plein et le corps bien chaud, j'aurais pu confortablement m'installer dans un bon fauteuil comme chez le colonel pour lire Dostoïevski ou Gorki. Quand on a l'estomac plein et le corps bien chaud, c'est merveilleux de lire des bouquins qui parlent du malheur des autres. On peut même se permettre de s'attendrir sur leur sort... Moi, malheureusement, je peux pas lire parce que mes yeux en ont plus la force, y se ferment constamment de fatigue... J'en peux plus, tu comprends, j'en peux plus...

Il s'avachit contre un mur.

Autre

Tente de relever Beckmann.

Ne fais pas ça, Beckmann, relève-toi... Allez debout, Beckmann, la vie t'attend...

Beckmann

Toujours affalé.

Pas question... Je suis trop épuisé... Laisse-moi dormir...

Autre

Non Beckmann... Allez viens, il faut vivre...

Beckmann

Pas question, je te dis... Vivre cette vie qui a aucun sens, pas question... J'arrête...

Autre

Il ne faut pas arrêter, Beckmann, il faut vivre...

Beckmann

Mais bordel de merde, tu vas la boucler, oui ? Ta putain de vie, je vais te dire ce que c'est :

- Acte 1, le ciel est gris et on fait souffrir un individu...
- Acte 2, le ciel est gris et on refait souffrir un individu...
- Acte 3, le crépuscule arrive et la pluie se met à tomber...
- Acte 4, il fait nuit noire, la pluie continue de tomber et on aperçoit une porte...
- Acte 5, la nuit est de plus en plus noire, la pluie tombe de plus en plus dru, mais la porte refuse de s'ouvrir... On reste dehors, devant la porte... Alors y reste plus qu'à se diriger vers l'Elbe, ou bien vers la Seine, ou la Volga, ou le Mississippi... Et là, parce qu'on crève de froid, parce qu'on crève de faim, parce qu'on est épuisé, on perd complètement la boule et pfruit... platsch... à l'eau... Fin de la pièce... Le rideau tombe... Les

poissons et les vers de vase applaudissent discrètement... Voilà ce que c'est, ta putain de vie... Une vie de néant... En tout cas moi, j'arrête...
Il va s'endormir.

Autre

Ne t'endors pas, Beckmann, il faut continuer...

Beckmann

Pratiquement endormi.

Qu'est-ce que tu dis ? J'entends à peine ta voix... Tout est... sou...dain....si...loin...tain...

Autre

Ne dors pas, Beckmann, réveille-toi mon ami, la vie t'attend...

Beckmann

Dans son sommeil.

Ah ça non alors... Pas question que je me réveille... Je suis en train de faire un rêve, un rêve splendide... Je rêve que je meurs...

Autre

Il secoue Beckmann.

Ça suffit maintenant, Beckmann... Allez, relève-toi...

Beckmann

Ah ça non alors... Pas question que je me relève... Mon rêve est bien trop beau... Je suis couché dans la rue et je meurs... Mes jambes ont déclaré forfait, mes poumons ne fonctionnent plus, mon cœur **s'enraye**... C'est Beckmann **dans son intégralité** qui envoie tout péter... Les ordres, c'est fini... Le sergent Beckmann refuse **dé-fi-ni-ti-ve-ment** d'obéir... J'aurais jamais pensé que c'était aussi agréable de mourir... La Mort est tout à fait supportable... D'ailleurs j'ai jamais entendu dire que quelqu'un était revenu de son séjour chez la Mort en se plaignant d'elle... En fait, elle est très gentille, la Mort, sans doute même bien plus gentille que la Vie... Tiens, je crois que me voilà au Ciel... Je sens plus mon corps, je me sens tout léger... C'est comme ça au Ciel, on sent plus son corps et on se sent tout léger...

Entrée du vieil homme du prélude = Dieu.

L'Autre s'estompe dans l'ombre.

Et voilà un vieil homme qui s'avance vers moi... C'est sans doute le bon Dieu... En tout, il lui ressemble... Ouais, ça pourrait bien être le bon Dieu s'il se la jouait pas aussi théologique et s'il pleurnichait pas comme ça...

Tiens, je vais lui poser la question... Holà, vieil homme...bonjour... est-ce que t'es le bon Dieu ?

Dieu

Sur un ton pleurnichard.

Oui, mon enfant, oui, c'est bien moi le bon Dieu.

Beckmann

C'est bien toi le bon Dieu... Mais dis-moi un peu, bon Dieu, qui c'est qui t'as baptisé comme ça ? C'est les humains ou toi tout seul ?

Dieu

Les humains, mon enfant, les humains... Le bon Dieu, c'est comme ça qu'ils m'appellent depuis toujours...

Beckmann

Alors ça, c'est bizarre. Y doivent être bien particuliers, ces humains qui t'appellent le bon Dieu. Pour t'appeler comme ça, il faut qu'ils aient du pognon, l'estomac plein, une vie heureuse... À moins qu'ils aient peur de toi... Ceux qui t'appellent comme ça, c'est ceux qui marchent au soleil, le ventre bien rempli, avec du fric plein les poches et une chouette gonzesse à leurs côtés, et qui, au beau milieu de la nuit, prennent tout à coup la trouille parce qu'ils se disent que c'est peut-être pas bien normal de vivre comme ça pendant qu'y en a d'autres qui crèvent de misère... Alors, y se tournent vers toi et y prient... Mon Dieu, s'il-te-plaît, mon Dieu, pardonne mes péchés... En tout cas, moi je te le dis tout net, le bon Dieu, connais pas !

Dieu

Mon enfant, mon cher enfant...

Beckmann

Arrête de gémir comme ça et dis-moi plutôt quand est-ce que tu es bon, bon Dieu ? Est-ce que c'est de la bonté d'avoir laissé une bombe déchiqueter mon gamin ? Est-ce que c'est de la bonté d'avoir fait mourir un môme ?

Dieu

Je ne l'ai pas fait mourir...

Beckmann

Ah pardon, c'est vrai... Tu l'as pas fait mourir, tu as juste accepté qu'y meure... Tu es resté sourd à ses cris lorsque les bombes crépitaient de

toute part... Qu'est-ce que tu foutais quand les bombes crépitaient de toute part, hein, bon Dieu ? Et à Gorodok, quand j'ai perdu onze hommes, c'était encore un effet de ta bonté, bon Dieu ? Qu'est-ce tu foutais quand ils ont été abattus dans la forêt ? Et à Stalingrad, est-ce que t'as été bon à Stalingrad, bon Dieu ? D'ailleurs j'aimerais bien que tu me dises à quelle occasion t'as été bon... Y a pas eu un seul jour où tu t'es soucié de nous...

Dieu

Plus personne ne croit en moi... Plus personne... Les humains m'ont mis au rancart. Je suis le Dieu auquel plus personne ne croit...

Beckmann

Écoute bien ce que je vais te dire, bon Dieu : tu es un fossile, un vestige d'un temps révolu... t'es complètement largué face à l'interminable catalogue des morts et des peurs qui hantent notre époque. On sait plus qui t'es et tu survis que dans quelques bouquins poussiéreux. Aujourd'hui, on a besoin d'un dieu moderne, d'un dieu adapté à notre détresse et à nos peurs ... Oh, c'est pas faute de t'avoir cherché à l'époque... On t'a cherché partout, au milieu des ruines, dans les cratères de bombes... On y a passé des jours et des nuits, à te chercher... On t'a appelé, on t'a supplié en sanglotant, on t'a maudit... Mais toi, tu es resté sourd à nos clameurs... Tu nous laissé tomber... Qu'est-ce tu foutais à ce moment-là, bon Dieu ? Tu t'étais terré dans tes bonnes vieilles églises, hein ? Allez, barre-toi, vieil homme... Tu serais encore capable de me gâcher ma mort... Allez, tire-toi, et cesse tes jérémiades... Fini le bon Dieu... Dieu est mort...

Dieu

Mon enfant, mon pauvre enfant... Et dite que je suis complètement impuissant...

Beckmann

Impuissant, ça tu peux le dire, bon Dieu de merde... On t'aime plus... On a même plus la trouille de toi... Tu es un fossile... Ta voix est trop faible pour le tonnerre de notre époque... On peut plus t'entendre...

Dieu

C'est vrai, plus personne m'entend dans ce fracas assourdissant...

Beckmann

Et ouais, ta voix est trop faible... Et puis t'es un lâche... Tout ce que t'as su faire, c'est te terrer dans tes églises... Allez, fous le camp et fais gaffe

à pas t'entraver en chemin, le sol est jonché d'ossements... Et oublie pas de te boucher le nez, ça pue le cadavre... Allez, barre-toi, vieil homme, et bonne nuit...

Dieu

Quitte la scène.

Mes pauvres enfants, mes pauvres enfants...

Beckmann

Didactique.

Il est sûr que c'est pas facile pour les vieux d'admettre ce qui se passe. Nous sommes tous dehors. Même Dieu se retrouve dehors et personne aujourd'hui est disposé à lui ouvrir sa porte. Seule la Mort est disposée à ouvrir sa porte. Alors en route pour la Mort...

Réapparaît l'Autre.

Autre

Ce n'est pas la porte de la Mort qu'il faut choisir, Beckmann... Derrière la porte de la Mort, tu ne trouveras que le néant... La Vie, elle, a des milliers de porte...

Beckmann

Et y a quoi, derrière les portes de la Vie ?

Autre

La Vie, justement la Vie, Beckmann... Allez, viens, on y va...

Beckmann

Impossible. T'entends pas ce bruit que font mes poumons... Kchch... Kchch... Kchch...

Autre

Tes poumons ne font aucun bruit, Beckmann...

Beckmann

Mais bordel, t'as qu'à écouter... Kchch...Kchch...Kchch... Si c'est pas mes poumons qui font ce bruit, c'est quoi alors ?

Autre

C'est tout simplement le balai d'un balayeur qui balaye le rue, Beckmann. Tiens, le voilà...

Entrée de la Mort en balayeur.

Alors, tu vois bien que ce ne sont pas tes poumons qui font ce bruit, mais le balayeur avec son balai dans la rue.

Retrait progressif de l'Autre.

Beckmann

Le balai du balayeur qui balaye la rue fait Kchch... Kchch... comme les poumons d'un asthmatique en pleine crise... Ça c'est drôle... Holà, le balayeur...

Balayeur

Je ne suis pas balayeur...

Beckmann

T'es pas balayeur... T'es qui alors ?

Balayeur

Arrogant.

Mon cher, je suis un fonctionnaire du service public des pompes funèbres...

Beckmann

Tu es la Mort ? Et tu te déguises en balayeur ?

Balayeur

Aujourd'hui en balayeur... Hier en général... La Mort n'en est pas à ça près... L'important, c'est qu'il y ait des cadavres... Et des cadavres, on en trouve partout... Hier c'était sur les champs de bataille et j'étais général... Aujourd'hui c'est dans la rue et je suis balayeur...

Beckmann

Quand même, passer de général à balayeur, ça doit faire un choc... Est-ce que le cours du cadavre a chuté à ce point ?

Balayeur

Ah ça, pour chuter, ça a chuté. Même que ça n'arrête pas de chuter tellement que ça prolifère, les cadavres... C'est comme ça... Plus de sonneries aux morts, plus d'oraisons funèbres, plus de monuments aux morts... Plus ça va, moins ça vaut, un cadavre... tellement que ça prolifère... Le cours chute, chute, chute... Et moi, je balaye, Kchch...Kchch...Kchch...

Il poursuit son chemin en balayant.

Beckmann

Holà, holà, où est-ce que t'es parti comme ça ? Attends un peu, faut pas m'oublier...

Balayeur

Je n'oublie personne, crois-moi, que je sois général ou balayeur, je n'oublie personne.

Il s'en va.

Réapparition de l'Autre

Autre

Allez Beckmann, en avant, il faut qu'on y aille... La Vie t'attend avec ses milliers de lumières et ses milliers de portes ouvertes...

Beckmann

Des milliers, tu dis... Pourquoi donc des milliers ? Une seule suffirait largement...

Autre

Il secoue Beckmann et veut le relever.

Allez Beckmann, cesse de rêver... Ton rêve, il va finir par te tuer... Allez, debout, on y va...

Beckmann

Pas question, je reste couché ici. Tu veux que je me lève alors que mon rêve est si beau... Imagine un peu... Je rêve que tout est terminé... Ah, si seulement ce foutu balayeur avait accepté de m'emmener avec lui...

Autre

Continue de le secouer.

Sors de ce cauchemar, Beckmann, il faut te réveiller et vite...

Beckmann

Vivre ? Mais pauvre guignol, tout est fini... Je suis mort, tu m'entends, mort, définitivement mort...

Autre

Mais non, Beckmann, tu es encore en vie. Regarde autour de toi, elle est partout la Vie. À ta gauche, à ta droite, devant toi, il y a les autres... Allez, Beckmann, viens, rejoins-les tous ces vivants...

Beckmann

Les autres ? Les vivants ? C'est qui ça ? Le colonel ? Le directeur de la salle de spectacle ? La mère Kramer ? Tu voudrais que je vive parmi eux ? Mais je suis mort, mon pote, mort... Les « autres » comme tu dis, ils sont tous à des années lumières de moi et j'ai aucune envie de les voir... Les « autres » comme tu dis, c'est tous des assassins...

Autre

Tu es un sale menteur, Beckmann...

Beckmann

Moi un sale menteur ? S'y sont pas mauvais **tes** « **autres** », t'as qu'à m'prouver qu'y sont bons... Vas-y, je t'écoute...

Autre

Tu ne connais pas les humains, Beckmann, bien sûr qu'ils sont bons...

Beckmann

Ah ça, pour être bons, ils sont bons... Y sont même tellement bons que dans leur bonté y m'ont laissé crever... Y se sont foutus de moi, y m'ont méprisé, y m'ont jeté dehors... C'est ça que t'appelles de la bonté, toi ? Les « autres », comme tu dis, regarde avec quelle superbe indifférence ils passent devant mon cadavre. Ils rient, ils mangent, ils chantent, ils digèrent, ils dorment, un point c'est tout... Pour eux, ma mort, c'est de la broutille... Mon cadavre, y s'en foutent royalement...

Autre

Tu es un sale menteur, Beckmann... Ce n'est pas vrai que les autres se foutent de ton cadavre... Les humains ont un cœur...

Beckmann

Arrête de dégoiser, j'te prie... Un cadavre, c'est horrible à voir, ça dérange... Alors les « autres » comme tu dis, y ferment les yeux, y se bouchent le nez et hop..., y filent vite fait...

Autre

C'est faux, Beckmann... Leur cœur pleure au moindre cadavre qu'ils aperçoivent...

Entrée du colonel.

Beckmann

Eh bien, on va voir ça. En voilà un justement, un de tes « autres »... Mais bon dieu... Ah ça alors... Ouais, Ouais, par d'erreur, c'est bien lui, c'est bien le colonel... Tu te souviens, celui qui voulait que je redevienne humain en enfilant son vieux costume... Mon colonel, Eh, mon colonel !

Retrait de l'Autre.

Colonel

Nom d'une pipe, nous voilà beaux... Voilà que les gueux sont de retour... On se croirait revenu à l'époque de la crise au début des années trente...

Beckmann

Exact, mon colonel, c'est tout comme à l'époque de la crise au début des années trente... Les gueux sont de retour... Et ces gueux, c'est encore une fois les types de votre acabit qui les ont fabriqués... Mais moi, je suis pas un gueux, mon colonel... Je suis tout simplement un de ces soldats qui ont été complètement détruits par vos soins et qui maintenant sont condamnés à déserrer la vie... Je suis un cadavre, mon colonel... Hier j'étais le sergent Beckmann, vous vous rappelez, mon colonel ? Et aujourd'hui, j'en suis réduit à me jeter dans l'Elbe... Et le responsable, c'est vous, mon colonel... Mais au fait, est-ce qu'au moins vous savez combien de cadavres vous avez sur la conscience, mon colonel ? Mille, deux mille, trois mille ? Trois mille cadavres, ça doit être rudement lourd à porter, hein, mon colonel ?

Colonel

Laissez-moi tranquille, vous... Je ne vous connais pas... Je ne connais aucun Beckmann... D'abord c'était quoi votre grade ?

Beckmann

Oh là, oh là, mon cher colonel, me dites pas que vous avez déjà oublié votre dernier crime... Rappelez-vous, le type... chez vous... avec les lunettes pour masque à gaz... la coiffure de bagnard... la jambe raide... C'était moi, mon colonel, moi, le sergent Beckmann...

Colonel

Ah, c'est encore vous... Sergent, vous dites ? Vous savez, moi j'ai toujours eu pour principe de me méfier comme de la peste des grades subalternes... Ils ont tous la tête dérangée... Rien que des chicaneurs, des pacifistes, des candidats au suicide... Vous avez voulu vous noyer ?

Ça ne m'étonne pas... Vous êtes tous les mêmes, les grades subalternes... La guerre vous a un peu déglingués et vous perdez aussitôt toute dignité humaine... C'est un bien triste spectacle que vous nous donnez là...

Beckmann

Ça c'est bien vrai, mon colonel, c'est un bien triste spectacle, tous ces cadavres... Surtout que l'assassin, c'est vous, mon colonel, vous... Comment est-ce que vous faites pour vivre en sachant que vous êtes un assassin, mon colonel, comment est-ce que vous vous sentez dans votre peau d'assassin, hein, mon colonel ?

Colonel

Qu'est-ce que vous racontez là, espèce de dingue... Moi un assassin... Ça c'est la meilleure...

Beckmann

Et pourtant, c'est bien la vérité, mon colonel... C'est vous qui, en vous moquant de moi, m'avez envoyé à la mort... Votre rire, mon colonel, ce rire plus cruel que toutes les formes de mort connues au monde, c'est ce rire qui m'a donné le coup de grâce, mon colonel...

Colonel

D'accord, d'accord, mon gars, je vois ce que c'est... De toute façon, vous faites partie de la catégorie de ceux qui étaient destinés à disparaître, d'une façon ou d'une autre, peu importe... Alors moi, vous savez, hein, dans ce cas là... salut...

Sortie du colonel.

Beckmann

C'est ça, salut, mon colonel... Bonne nuit et merci pour votre sympathique discours...

S'adresse à l'Autre qui réapparaît sur la scène.

Alors, t'as entendu ça...

Autre

Avec la voix enrouée par l'émotion.

Tu rêves, Beckmann, tu rêves... Les humains sont bons...

Beckmann

Mais qu'est-ce qu'il a tout d'un coup dans la gorge notre grand champion de l'optimisme... Il fait moins le malin, hein ?... Ah ça c'est sûr... pour être

bons, ils sont bons tes humains... Mais y a des jours comme ça où on tombe exclusivement sur les quelques salopards qui existent... Moi, je veux bien que je rêve et que je sois injuste... Je veux bien que les humains soient bons... En tout ca, ce qui est certain, c'est qu'il existe entre eux de sacrées différences... Le colonel, par exemple, y fait partie des humains supérieurs tandis que moi, le simple sergent Beckmann, je suis un humain inférieur... Le colonel, il a la panse bien garnie, il est solide comme un roc, y porte des caleçons douillets... La nuit, y dort dans un lit, à côté d'une femme... L'humain inférieur par contre, le subalterne, le sergent Beckmann, lui, y crève de faim, y traîne lamentablement sa guibole, il a même pas une chemise propre... La nuit, y dort comme y peut dans une cave et le sifflement des rats remplace le susurrement d'une gentille femme... Alors j'veux bien croire à la bonté des humains, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il existe entre eux de sacrées différences.

Autre

Crois-moi, les humains sont bons, Beckmann... Simplement, ils ont du mal à réaliser qu'ils sont bons... C'est l'existence qui les empêche de montrer qu'ils ont un cœur... Mais je te le jure, Beckmann, ils ont tous un bon fond...

Beckmann

Bien sûr, bien sûr, ils ont tous un bon fond. Mais le problème, c'est que ce fond, il est tellement loin de la surface qu'y se manifeste jamais. Et puis y a ces différences... Y a ceux qui sont bien propres, et y a les autres, ceux qui sont tout cradingues. Y a ceux qui ont des caleçons douillets, et y a les autres, ceux qui ont pas de caleçon. Et celui qui est tout cradingue et qui a pas de caleçon, c'est moi, Beckmann, le malheureux Beckmann, l'ex-sergent Beckmann, le cadavre Beckmann.

Entrée du directeur de la salle de spectacle.

Tiens, voilà le directeur de la salle de spectacle... Je vais l'interviewer... Monsieur le directeur, Monsieur le directeur... Vous me reconnaissez ?

Retrait de l'Autre.

Directeur

Un instant, s'il vous plaît...

Il observe attentivement Beckmann.

Lunettes pour masque à gaz... Crâne en brosse... Une vieille capote...
Oui, oui, je sais... Vous êtes celui qui voulait faire ses débuts chez moi...
C'était quoi votre nom déjà ?

Beckmann

Beckmann, Monsieur le directeur, Beckmann...

Directeur

Exact... Et vous voulez quoi ?

Beckmann

Vous m'avez assassiné, Monsieur le directeur...

Directeur

Assassiné ? Comment ça, mon cher ?

Beckmann

Vous avez été trop lâche pour accepter que la vérité monte en scène...
Vous avez refusé de me donner ma chance, Monsieur le directeur, et j'ai
terminé dans l'Elbe. Je voulais travailler parce que j'avais faim et vous,
vous m'avez claqué la porte au nez... Alors je me suis retrouvé dans
l'Elbe, Monsieur le directeur...

Directeur

Ben dites donc, vous devez être rudement émotif pour aller vous jeter
dans l'Elbe... Breuh... glacée comme elle est...

Beckmann

C'est pourtant bien ce qui est arrivé, Monsieur le directeur... Je me suis
jeté dans l'Elbe, glacée comme elle est... Et je me suis rempli de son eau
glacée à en crever... C'est pas tragique ça, Monsieur le directeur ? C'est
pas un spectacle pour vous ça, Monsieur le directeur, se remplir d'eau
glacée à en crever ?

Directeur

Mais c'est horrible... Vous êtes beaucoup trop émotif, mon cher... C'est
tout à fait déplacé aujourd'hui... Votre obsession de la vérité, ça frise le
fanatisme... Imaginez-vous la gueule du public si je vous avais laissé
entrer en scène... Où irions-nous si tout le monde était aussi émotif que
vous ?

Beckmann

En tout cas, émotif, vous vous l'êtes pas, hein, Monsieur le directeur ? C'est pour ça que vous m'avez donné le coup de pied qui m'a expédié dans l'Elbe...

Directeur

Ne dites donc pas n'importe quoi. J'ai tout de suite compris que vous aviez un don pour la tragédie. D'ailleurs le sujet est excellent : Mesdames et Messieurs, je vous présente un débutant dans le rôle d'un cadavre avec des lunettes pour masque à gaz... Excellent, excellent, aucun doute là-dessus... Mais le hic, c'est que de nos jours aucun public n'a envie de voir ça... C'est regrettable, je vous le concède volontiers, mais il faut faire avec...

Il sort.

Beckmann

Bonne nuit, Monsieur le directeur...

S'adresse à l'Autre qui réapparaît sur la scène.

Alors, t'as entendu ? Pas de vie avec le colonel, pas de vie avec le directeur...

Autre

Tu rêves, Beckmann... Réveille-toi et arrête de rêver...

Beckmann

Est-ce que c'est vraiment un rêve ? Est-ce que c'est ces putains de lunettes qui déforment tout ? Ou est-ce que c'est l'humanité qui est devenue un spectacle de marionnettes effroyablement grotesque ?... T'as entendu ce que m'a dit cet assassin de directeur, un de mes assassins parmi d'autres... Et toi, tu voudrais que je vive, tu voudrais que je continue à traîner ma guibole à travers les rues ?... Tu les as pas vus, ces horribles visages pleins d'indifférence ? Y causent, y causent, mais quand on attend d'eux un oui, alors là, ils restent muets... La voilà, ton humanité... Rien que des lâches, rien que des salauds... Quand je suis né, ils venaient de faire la guerre... Quand j'ai grandi, ils ont pas arrêté de parler de la guerre... Une véritable frénésie... Et quand j'ai été adulte, ils ont imaginé une autre guerre, spécialement pour ma génération... Là encore, ça a été de la frénésie... Y en a pas eu un seul pour nous dire qu'on nous expédiait en enfer... Pas un seul... On nous a abreuvé de marches militaires et de célébrations héroïques, on nous a concocté des plans de conquêtes, on nous a appris des slogans et des chants de guerre, on nous a épinglé des décorations, on nous a totalement

manipulés... Et puis la guerre a été là et on nous y a envoyés... Y en a pas eu un seul pour nous dire ce qui nous attendait... Tout ce qu'on nous a dit, c'est : allez-y les gars, foncez, c'est pour l'avenir de notre grand Reich... On nous a trompés... Tous ces messieurs, les professeurs, les journalistes, les directeurs de tout poil, les officiers, tous y se sont frénétiquement foutus de la gueule de toute une génération... Ils ont frénétiquement sacrifié toute une génération... Et aujourd'hui, y sont chez eux, bien au chaud derrière leur porte bien fermée, alors que nous, on est dehors... Et les voilà qui maintenant du haut de leurs estrades, dans leurs journaux, de leurs fauteuils bien rembourrés, ils ont l'audace nous jeter la pierre... Ils nous ont trompés, honteusement trompés, et maintenant y se foutent complètement des crimes qu'ils ont commis, y font de nous les responsables de leurs crimes...

Autre

Tu exagères, Beckmann, tu es en train de faire un cauchemar... Crois-moi, les humains ont un cœur, ils sont bons...

Entrée de Madame Kramer.

Beckmann

Tiens, tu vas voir, même la mère Kramer s'en fout de mon cadavre... Madame Kramer, Madame Kramer...

Retrait de l'Autre.

Madame Kramer

C'est pour quoi ?

Beckmann

Dites-moi, Madame Kramer, vous avez un cœur ?... Où est-ce que vous l'aviez mis votre cœur quand vous m'avez assassiné ?

Madame Kramer s'apprête à protester.

Si, si, ne protestez pas, Madame Kramer, vous avez assassiné le fils des vieux Beckmann... D'ailleurs vous avez aussi dégommé mes parents, si je me souviens bien, hein, Madame Kramer... Ou en tout cas, vous y avez contribué... Un petit coup de pouce, c'est bien ça, hein, Madame Kramer ? Et puis après avoir contribué à envoyer les parents au cimetière d'Ohlsdorf, vous avez envoyé le fils se jeter dans l'Elbe, hein, Madame Kramer ? Mais votre cœur, Madame Kramer, comment est-ce qu'y réagit à tout ça, votre cœur, hein, Madame Kramer ?

Madame Kramer

Décidemment, vous êtes toujours aussi impayable, vous... Se jeter dans l'Elbe avec votre drôle de machin sur le nez, faut le faire... J'aurais jamais cru ça... Mon pauvre petit, aller se jeter dans l'Elbe... Mais qu'est-ce qui vous a pris ?

Beckmann

Ce qui m'a pris, Madame Kramer ? Rappelez-vous avec quelle délicatesse et quelle compassion vous m'avez appris la mort de mes parents... Votre porte était mon ultime espoir et vous m'avez foutu dehors... En Sibérie, pendant mille jours et mille nuits, je me suis accroché à l'espoir qu'en dernier recours je trouverais toujours cette porte ouverte... Et vous, cette porte, mon ultime espoir, vous me l'avez claquée au nez... Ça ressemble pas à un petit crime, ça, Madame Kramer ?...

Madame Kramer

Mon pauvre petit... Y a des gens qui comme ça jouent de malchance... Vous en faites partie... La Sibérie, le gaz, Ohlsdorf... C'est sûr que ça fait beaucoup et je compatis... Mais où irions-nous s'il fallait verser des larmes sur le malheur des autres ? C'est tous les jours qu'y en a qui se jettent à l'eau ou qui se font sauter la cervelle... Alors vous savez, mon pauvre petit, si on se mettait à s'occuper de tout ça, on aurait vite fait de se prendre un ulcère... On aurait même plus goût à se faire des tartines avec le peu de margarine dont on dispose...

Elle sort.

Beckmann

Je comprends, Madame Kramer, je comprends... Mes hommages, chère Madame, mes hommages...

Il s'adresse à l'Autre qui réapparaît sur scène.

Alors, qu'est-ce que t'en dis cette fois ?

Autre

Pratiquement aphone d'émotion.

Ré-veille... toi, Beck... mann...

Beckmann

C'est quoi, cette voix cassée ? T'aurais quand même pas tout d'un coup perdu ta belle confiance en l'humanité ?...

Autre

Sors de ton cauchemar, Beckmann, réveille-toi, vis... Ça fait des millénaires que des humains meurent tous les jours et ce n'est pas ce qui a empêché la terre de tourner... La Vie offre tellement de possibilités, Allez Beckmann, il faut te ressaisir... Debout !

Entre la femme de Beckmann avec son compagnon

Beckmann

Se met debout le plus rapidement possible.

Ma femme... C'est ma femme... Elle, elle m'aime... Non, elle m'aime plus, elle est avec mon remplaçant... Avant elle m'aimait, et moi, comme un con, j'ai passé trois ans en Sibérie... Ça a été trop long pour elle... Oui, oui, c'est de ma faute... Mais comme avant elle m'aimait, peut-être bien que tout est pas encore perdu... Peut-être qu'elle m'aime encore...

Autre

Non, Beckmann, tout n'est pas perdu... Parle-lui... La Vie t'attend...

Retrait de l'Autre.

Beckmann

Il s'avance vers sa femme.

Bonjour, ma chérie... N'aie pas peur... C'est moi, regarde, c'est moi ton mari, c'est moi Beckmann...

La femme l'ignore et tout en avançant fait des mamours à son compagnon.

Mais j'ai que toi, moi... Et toi, tu me regardes même pas... Remarque, c'est vrai... Tu as attendu tellement longtemps, bien trop longtemps... En tout cas, sois pas triste, tout va bien maintenant, je suis mort, je pouvais pas vivre sans toi...

Le couple poursuit son chemin sans lui accorder le moindre regard.

Eh !!! On a quand même été mariés, tous les deux... Tu pourrais au moins me regarder... Tu m'as tué et maintenant tu m'ignores... Un regard, ça coûte pas grand-chose quand même...

Sortie du couple

Beckmann se tourne vers l'Autre qui réapparaît sur scène.

Même pas un regard... T'as vu ça, elle me connaît plus... Et pourtant ça fait qu'un jour que je suis mort... Voilà ce que c'est, ta bonté humaine... Alors qu'est que t'as à dire maintenant, hein ? Tu veux toujours que je vive ? Figure-toi que c'est exactement pour ça que je suis revenu de Sibérie... Tu veux que je vive ? Mais encore faudrait-il qu'y ait une porte qui veuille bien s'ouvrir... Qu'est-ce que tu me conseilles maintenant, toi

le beau parleur, toi qui sais tout ? T'as quand même pas perdu ta grande gueule ?

Entrée de la jeune femme qui avait recueilli Beckmann au bord de l'Elbe... On l'entend appeler « poisson, mon petit poisson chéri... »

Autre

Pas très convaincu.

Tiens, il me semble que voilà la jeune femme qui t'avait sorti de l'Elbe... On dirait qu'elle te cherche...

Beckmann

Y a personne qui me cherche, tu m'entends, personne... Allez, déguerpis maintenant, arrête de me torturer, espèce d'ordure, décampe ou je te...

Il va le frapper. L'Autre prend peur et quitte la scène.

Jeune femme

Poisson, poisson, où es tu mon petit poisson chéri ?

Beckmann

Y a plus de poisson, il est mort le poisson, mort...

Jeune femme

Tu es mort... Et moi qui te cherche partout...

Beckmann

Pourquoi est-ce que tu me cherches ?

Jeune femme

Pourquoi ? Mais parce que je t'aime, mon petit poisson chéri, parce que je t'aime... Et toi, tu m'annonces que tu es mort... C'est terrible... Moi qui aurais tant aimé t'embrasser, moi qui aurais tant aimé vivre avec toi... Je t'en prie, mon petit poisson, reviens à la vie, fais ça pour moi, viens, suis-moi, nous allons vivre ensemble... À moins que tu n'es aucune envie de vivre avec moi ?

Beckmann

Que si, que si, j'ai envie... Attends, je te suis. Tu es ma lumière, ma lumière à moi. Nous allons retourner à la vie ensemble. Attends, je te suis...

On entend subitement le « tec-tac » de béquilles qui se rapprochent.

Mais qu'est-ce qu'on entend là... C'est quoi ça ?

Jeune femme

Prise de panique.

Mon Dieu, le géant... C'est le géant qui arrive... Il faut que je parte...
Adieu, mon pauvre petit poisson chéri, adieu...

Elle s'enfuit.

Beckmann

Mais où est-ce que tu cours comme ça ? Attends-moi, je te suis...

Le « tec-tac » des béquilles devient de plus en plus fort. Entrée en scène de l'unijambiste.

Beckmann terrorisé :

Le géant, le géant qui a plus qu'une jambe... Tec-Tac, Tec-Tac, le voilà qui vient vers moi...

Unijambiste

Alors, Beckmann...

Beckmann

Je suis là, qu'est-ce que tu me veux ?

Unijambiste

Tu vis encore, Beckmann ? C'est extraordinaire ça, un assassin qui vit encore...

Beckmann

Comment ça, un assassin ?...

Unijambiste

Eh oui, Beckmann, c'est comme ça... Tous les jours on nous assassine... et tous les jours nous sommes des assassins... Mon assassin à moi, c'est toi Beckmann... Rappelle-toi... Hier soir, je rentre de trois années en Sibérie et qui est-ce que je trouve chez moi, auprès de ma femme ? Toi, Beckmann, toi... Tu avais pris ma place... Alors comme je savais pas où aller, j'ai été me balancer dans l'Elbe... T'as quand même pas oublié, Beckmann ? Un crime, ça s'oublie pas aussi facilement, ça laisse toujours des traces... Je te l'accorde : ma grande erreur, ça a été de vouloir rentrer chez moi... J'aurais jamais dû rentrer chez moi parce que chez moi, il y avait toi... Oui, toi, Beckmann... qui avait pris ma place... Remarque que je te jette pas la pierre... Les assassins, ça pullule de nos jours... On est tous des assassins... Simplement, y faut pas qu'on oublie nos victimes... Y faut qu'on assume nos crimes... Oui, Beckmann, tu as pris ma place, chez moi, tu as pris ma femme que j'allais retrouver après mille nuits passées à rêver d'elle, là-bas en Sibérie... Quand je suis

rentré chez moi, y avait là un homme, un homme dans mes habits qui étaient trop grands pour lui mais dans lesquels il avait bien chaud... Et cet homme, c'était toi, Beckmann... Alors je me suis balancé dans l'Elbe, dans l'eau glacée de l'Elbe... Maintenant je suis mort, et mon assassin, c'est toi Beckmann... Par pitié, ne me dis pas que t'as déjà oublié ton crime... Parce que t'as pas le droit d'oublier, Beckmann... Un crime, ça doit pas s'oublier... Seuls les salauds oublient... Beckmann, je t'en supplie, jure-moi que jamais tu oublieras ton crime, jure-moi que **jamais tu m'oublieras**...

Beckmann

Je te le jure...

Unijambiste

Je te remercie, Beckmann... Maintenant, je peux trouver le repos... Je sais qu'y a quelqu'un qui oubliera jamais ma mort... Oh, je te demande pas de penser sans arrêt à moi, Beckmann... Simplement de temps en temps, la nuit, quand tu trouveras pas le sommeil... Oui, Beckmann, maintenant que je sais que mon assassin m'oubliera pas, je peux trouver le repos, un repos éternel...

Il sort. On entend s'éloigner le « tec-tac » des béquilles.

Beckmann

Se réveille.

Tec... Tac, Tec... Tac... Où est-ce que je suis ? Est-ce que j'aurais fait un cauchemar ? Est-ce que je suis encore en vie ? Est-ce que je suis condamné à encore vivre avec ce « tec-tac » qui me poursuivra toujours et me suivra jusque dans la mort ? Le géant, y sera toujours là, y me lâchera pas... Le jour, son pas va résonner sans cesse dans ma tête et la nuit, y va monter la garde auprès de moi... Tu parles d'une existence... Un pauvre homme rentre en Allemagne... Y crève de froid, y crève de faim, y traîne la patte... Un pauvre homme rentre en Allemagne et lorsqu'y va chez lui, son lit est occupé... Alors la porte claque et y se retrouve dehors... Un pauvre homme rentre en Allemagne... Y rencontre une jeune femme mais cette jeune femme a un mari qui a qu'une jambe et qui hurle sans cesse un nom... Et ce nom, c'est *Beck-mann*... Alors la porte claque et *le Beckmann*, y se retrouve dehors... Un pauvre homme rentre en Allemagne... Y cherche un peu de chaleur humaine, mais un putain de colonel se fout de lui... Alors la porte claque et le pauvre homme, y se retrouve dehors... Un pauvre homme rentre en Allemagne... Y cherche du travail mais un directeur de salle de spectacle est trop lâche pour lui donner sa chance... Alors la porte claque, et notre pauvre homme, le revoilà dehors... Un pauvre homme rentre en

Allemagne... Y veut revoir ses parents mais y tombe sur une vieille mégère qui lui parle de gaspillage de gaz... Alors la porte claque et le pauvre homme se retrouve encore une fois dehors... Un pauvre homme rentre en Allemagne... Et c'est alors que surgit un autre pauvre homme qui a qu'une seule jambe... Tec-Tac, Tec-Tac, Tec-Tac... Et cet autre pauvre homme qui a qu'une seule jambe, il arrête pas de brailler Beckmann, Beck-mann... Quand y respire, son souffle (*il imite le bruit de la respiration*) fait Beeeck-maaan... Quand y ronfle la nuit, il ronfle (*il imite le bruit du ronflement*) Beck-mann... Quand y gémit (*il imite le bruit d'un gémissement*), y gémit Beck-mann... Quand y râle, quand y pète, quand y prie, c'est encore Beck-mann, Beck-mann, toujours Beck-mann... Et y s'acharne à me pourrir la vie...**Tec...Tac, Tec...Tac, Beck... mann, Beck... mann, Tec...Tac, Beck... mann, Tec... Tac...** Parce que pour lui, son assassin, c'est moi... Moi ? Moi qu'on a assassiné, c'est moi qui serais l'assassin ?... Mais près tout, est-ce qu'il existe une seule bonne raison pour qu'on n'en soit pas un, assassin ? Tous les jours on nous assassine... et tous les jours nous sommes des assassins... Tous les jours nous passons avec indifférence devant des monceaux de cadavres... Et de tout ça, Beckmann en a marre... Beckmann supporte plus d'être assassiné et d'assassiner... C'est pourquoi il crie à la face du monde : **Je... meurs**... Alors le pauvre homme qui rentre en Allemagne se couche quelque part, n'importe où, là dans la rue, et il meurt... Avant, c'était des bouts de papier, des mégots, des pelures d'oranges qui jonchaient la rue... On trouvait ça dégueulasse... Aujourd'hui, c'est des hommes qui jonchent la rue, une ribambelle d'hommes, et ça scandalise personne... Et puis voilà que se pointe un balayeur qui fait même pas sérieusement son boulot de balayeur... Alors l'assassin assassiné Beckmann reste là, couché dans la rue, crevant de froid et de faim. Et les autres passent négligemment devant son cadavre, résignés ou blasés, parfois avec répugnance, mais toujours indifférents, **in-dif-férents**, vous entendez, **in-dif-férents**... Et ça, au beau milieu du vingtième siècle... dans la rue... en Allemagne... Alors le cadavre Beckmann, y comprend que sa mort sera exactement comme son existence... absurde, d'une absurdité totale... Et y en a qui voudraient que je continue à vivre ?... Pour quoi faire ? Pour les beaux yeux de qui ? Avec quelle perspective ?... Est-ce que j'ai pas gagné le droit de mourir ? Y manquerait pas de culot, celui qui me refuserait le droit de me suicider ! Qu'est-ce qui peut me donner envie de vivre ? Qu'est-ce qu'il a à m'offrir, notre putain de monde ? Le monde, y nous a trahis et y nous trahira encore... Mais au fait, j'y pense, il est passé où, notre grand champion de l'optimisme, avec son baratin intarissable ? Eh, l'optimiste, où c'est que tu te caches ? C'est maintenant qu'y faut que tu me répondes, c'est maintenant que j'ai besoin de toi... Pourquoi t'as

subitement disparu, toi qui voulais pas que je meure ? Et l'autre clown là, le vieux bonhomme qui se faisait appeler Dieu, où est-ce qu'il est passé celui-là ? Pourquoi est-ce qu'y se montre plus ?

Prenant le public à partie¹³ :

Et vous tous là, pourquoi ce silence ?
Vous savez plus parler ou quoi ?
Et votre grande gueule qui d'habitude à réponse à tout, vous en avez fait quoi de votre grande gueule ?

Y en a pas un parmi vous qui voudrait m'aider ?
Parlez-moi, aidez-moi, s'il vous plaît...

Non, personne veut me parler, personne veut m'aider...
Tous des salauds, oui, tous des salauds...
Pauvres générations humaines, je ne vois en vous qu'un néant¹⁴...

Il s'effondre comme foudroyé en hurlant :

Adieu le néant....

Fin

¹³ Le final original, extraordinaire sur le plan littéraire et dramatique en langue allemande, passe mal auprès du public français ; une adaptation de type « brechtien » (cf. *Baal*) permet, tout en conservant le sens général du texte initial, de gagner en compréhension et en force scénique... Bien sûr, cette opinion peut se discuter...

¹⁴ Emprunt à Sophocle, *Œdipe Roi* (*Tragédies*, Folio, p. 225).